

## « TOUS LES MECHANTS SONT BUVEURS D'EAU. C'EST BIEN PROUVE PAR LE DELUGE »

Je ne sais qui a écrit cela. Prise dans son sens matériel, l'affirmation est presque toujours fausse. Mais disons que boire de l'eau, c'est être triste ; alors oui, tous les méchants sont buveurs d'eau. Saint Jean Bosco, qui ne buvait jamais son vin pur, était un gai compagnon, et la joie des ivrognes n'est qu'apparente.

Saint Paul nous dit : « Soyez joyeux ». Et ce Don Bosco, qui mettait tant d'eau dans son vin, nous invite à nous méfier du diable : Satan est rusé, et cherche à persuader que le service de Dieu est triste, que toute joie en est absente, qu'il ne permet aucun plaisir.

Or c'est tout le contraire et vous le savez. Quand vous tournez le dos à Dieu, autrement dit quand vous commettez un péché, c'est le bonheur que vous cherchez, et c'est lui que vous ne trouvez pas. Quant aux méchants, ils sont tristes, même s'ils rient très fort. Observez-les si vous en avez le temps et le goût. Vous verrez que c'est vrai.

Nous confondons volontiers la joie et la facilité. Or la joie est une conquête : la conquête d'un Dieu qui veut être pris d'assaut. « Dieu est ma forteresse », dit le Psaume. Autrement dit, Dieu est mon abri. Mais c'est un abri qu'il a fallu prendre. Tel est notre Dieu : Il se donne aux forts. « Le Royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui s'en emparent ».

Ce n'est pas la joie qu'il faut chercher, c'est Dieu. Le bonheur est donné par surcroît, mais il est sûrement donné.

On peut d'ailleurs faire comme si on était heureux, alors qu'on se sent triste. Cela plait à Notre-Seigneur, et c'est une manière comme une autre d'assiéger Dieu. On veut seulement lui faire plaisir. On se met au travail ; on accomplit ce qu'Il demande ; on Lui dit que tout est parfait tandis qu'on sent tout le contraire ; on va même jusqu'à chanter une petite chanson pour faire bonne mesure.

C'est Dieu qu'on cherchait ; et soudain voici qu'on se sent vraiment joyeux : « Tant crions Noël qu'il vient ».

Et si le service de Dieu me rend triste, c'est que je fais fausse route : ou bien je n'accomplis pas ce que Dieu me demande, ou bien je l'accomplis mal. Autrement dit j'ai besoin de conseils.

Comment peut-on s'ennuyer dans la vie quand on sait cela. Alexandre a fait la conquête du monde. Christophe Colomb a découvert l'Amérique ; Tintin a marché sur la lune, et nous, nous allons à la conquête de Dieu. Ce sera peut-être long ; nous nous égarerons souvent ; il y aura des chutes ; l'Autre nous tendra des pièges, mais la victoire est au bout, le succès est assuré. Celui qu'on cherche est là déjà. S'Il se cache, c'est pour éprouver notre amour. En réalité, Il ne demande qu'à être pris.

Il ne perd pas de vue les opérations ; Il conduit tout ; Il fait notre route.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 1 (janvier 1981)

« Soyez joyeux » : 2 Co **13** 11 ; cf. 2 Co **6** 10, 1 Th **5** 16.

« Dieu est ma forteresse » : Ps **17** 3 ; cf. Ps **27** 8, **51** 9, **90** 2, **143** 2.

« Le Royaume des cieux souffre violence, et ce sont les violents qui s'en emparent » : Mt **11** 12.

## L'ANNEE LITURGIQUE

Nous lui donnerons de la couleur puisque l'Église le fait.

Tout commence avec le cycle de NOËL. On prépare la fête par un temps de pénitence, l'Avent (environ quatre semaines). Les ornements du prêtre sont violets, parce qu'on ne peut pas penser à ses péchés sans se montrer un peu triste ; au moins un peu. Puis vient le temps de Noël, qui est un moment de joie : les ornements sont blancs et le restent jusqu'au 13 janvier.

C'est alors que la liturgie tourne au vert. Le vert, c'est la couleur des feuilles, la couleur de la vie. Or, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ; c'est pourquoi on dit aussi du vert qu'il symbolise l'espérance. C'est maintenant le temps ORDINAIRE ; l'Église nous apprend à vivre sur terre en nous montrant le ciel.

Le temps ordinaire est interrompu par le cycle de PÂQUES. Ce cycle est construit comme celui de Noël, mais il est plus long, se montre plus important. Pâques est en effet le sommet de l'année liturgique. Il est bien sûr que Noël est une grande fête, mais Jésus n'est venu en ce monde que pour ressusciter (de même que mon baptême l'emporte sur ma naissance, puisque avec lui commence une vie qui ne finira jamais s'il me plaît ; il est vrai qu'on ne peut pas baptiser quelqu'un qui n'existe pas).

Le mercredi des Cendres inaugure le cycle de Pâques. Six bonnes semaines de Carême (ornements violets), dont la dernière est appelée « Sainte », nous conduisent à la Solennité par excellence. L'Église prend alors les vêtements blancs, les vêtements de la gloire ; elle les gardera sept semaines : c'est le temps pascal, pendant lequel nous revivons avec Jésus les quarante jours qui ont précédé son Ascension, puis les dix jours qui ont préparé la venue du Saint-Esprit. La fête de la Pentecôte (ornements rouges comme le feu) termine le cycle de Pâques.

On reprend alors le temps ordinaire jusqu'à l'aveugement (ornements verts par conséquent). Le trente-quatrième et dernier dimanche ordinaire, c'est la fête du Christ-Roi (vêtements blancs).

Quand on célèbre la fête d'un saint, on prend ses couleurs quel que soit le temps : rouge pour les martyrs ; blanc pour les autres saints. Si la paroisse est riche, elle utilise des ornements dorés pour les solennités. De même, quand on a les moyens, on remplace le violet par du rose pour le troisième dimanche de l'aveugement et le quatrième dimanche de carême ; autrement dit, à la pensée des fêtes qui approchent, on se relâche un peu dans l'austérité.

Au ciel, nous porterons des vêtements splendides dont je renonce à décrire la couleur.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 8 (janvier 1983)

## À PROPOS DE CONFESSION

### 1) Faut-il se confesser souvent ?

Non – je veux dire que ce n'est pas forcément une obligation. L'adverbe est important : il faut en effet se confesser quand on a commis une faute grave ; il y va du salut éternel. Et pour certains, malheureusement, la circonstance se présente fréquemment.

Ceci dit, et toute question d'obligation mise à part, il est bon de se confesser régulièrement ; cela fait partie de l'apprentissage de la Charité (c'est-à-dire l'Amour de Dieu). Nous n'avons pas trop d'une vie, même longue, pour apprendre ce beau métier, qui doit être le nôtre dans l'Éternité.

Quel est le bon rythme ? La confession mensuelle me paraît raisonnable. À la rigueur, on peut décider de se confesser pour les fêtes : Noël, Pâques, Pentecôte, Assomption, Toussaint.

### 2) La confession générale

Ceux qui ne se sont jamais confessés (on en rencontre de plus en plus) doivent faire une confession générale de toute leur vie. Quelqu'un qui ne se serait pas confessé depuis plusieurs années trouverait profit à en faire autant. On conseille aussi la confession générale à ceux qui terminent une retraite, à moins qu'ils ne soient d'un tempérament scrupuleux.

### 3) Comment faire son examen de conscience ?

On peut utiliser une méthode, telle qu'on en trouve dans tous les anciens missels. Ce n'est pas que les nouveaux méprisent le sacrement de pénitence, mais ils veulent n'être que des missels, et contiennent uniquement ce qui concerne la messe.

Quand on se confesse régulièrement, on s'examine sur les commandements de Dieu et de l'Église, et sur les vices capitaux. Commencez par apprendre tout cela si vous l'ignorez.

### 4) Que faut-il accuser ?

À propos de vices capitaux, n'accusez que les infractions. Dites par exemple : « Je me suis enivré trois fois », et non pas : « J'ai été gourmand ». Chacun, en effet, pourrait accuser tous les défauts qu'il possède à des degrés divers. Si vous dites : « Je suis paresseux », vous n'apprenez rien au confesseur. Le pénitent est tenu d'accuser tous ses péchés graves (s'il en a commis). Il peut à la rigueur faire un petit choix parmi les autres, non pas parce qu'il a honte d'en avouer certains, mais, par exemple, pour faire ressortir ceux qu'il accuse (si tant est qu'on puisse mettre en valeur ce genre de marchandise). On peut d'ailleurs s'humilier de façon plus simple : par exemple en accusant d'abord les fautes les plus gênantes, ce qui comporte un autre avantage : on est débarrassé plus tôt.

### 5) À qui faut-il se confesser ?

À n'importe quel prêtre. Certains préfèrent s'adresser à un prêtre qui ne les connaît pas, parce que l'aveu leur en est rendu plus facile. C'est tout à fait légitime. N'allez tout de même pas jusqu'à prendre un sourd pour cette raison qu'il est sourd. Il est bon cependant d'avoir un confesseur habituel. Choisissez-le avec soin. Près avoir demandé l'assistance du Saint-Esprit, commencez la prospection. Cherchez un homme paternel, mais tout de même pas du genre de ceux qui vous disent : « C'est bien, continuez ».

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 9 (septembre 1983)

On fera bien toutefois de se reporter au *Code de Droit Canonique* (canons 959-991) pour compléter son information. Concernant notamment le 5) ci-dessus, il est imprudent d'affirmer qu'on peut se confesser à n'importe quel prêtre :

**Can. 966** – § 1. Pour que l'absolution des péchés soit valide, il est requis que le ministre, en plus du pouvoir d'ordre, ait la faculté de l'exercer à l'égard des fidèles à qui il donne l'absolution.

**Can. 969** – § 1. L'Ordinaire du lieu est seul compétent pour conférer à tout prêtre la faculté d'entendre les confessions de tout fidèle ; mais les prêtres membres d'un institut religieux n'en useront pas sans l'autorisation, au moins présumée, de leur Supérieur.

**Can. 970** – La faculté d'entendre les confessions ne sera concédée qu'à des prêtres qui auront été reconnus idoines par un examen, ou dont l'idonéité est par ailleurs établie.

Voir aussi le *Catéchisme de l'Église Catholique*, nn. 1422-1498.

## LE MOT DE L'ABBE

J'ai écrit trois articles pour *Birex* : un premier sur la joie, un autre sur la confession, un dernier sur un sujet qui m'est sorti de la tête. Peut-être s'agissait-il de la Sainte Vierge (c'est en effet assez volontiers que je parle d'elle).

Tant pis si c'est le cas ; ou plutôt tant mieux : je récidive. *De Maria nunquam satis* (on ne parle jamais trop de Marie).

Faut-il vous présenter le personnage ?

1) Vous savez que Marie est la Mère de Dieu, et le lui rappelez chaque jour (du moins je l'espère) en récitant l'*Ave*. Non qu'elle risque de l'oublier, mais elle a plaisir à l'entendre répéter, et vous plaisir à le dire. Quel réconfort de la savoir si puissante et toute attentive ! Si proche de Dieu et si proche de nous !

2) Être la Mère de Dieu, c'est se trouver placé au sommet de la création, au dessus des anges. Par nature, les anges dépassent Marie, mais aucun d'entre eux, tout uni à Dieu qu'il soit, ne l'est de façon si étroite.

C'est un honneur pour nous. Ayant considéré l'univers qu'il avait créé, Dieu a posé son regard sur une créature humaine, quelqu'un de notre race. Nous pouvons donc espérer de Dieu par Marie. Je ne comprends pas que nous espérions si peu, quand on a de telles relations...

3) Pendant des siècles, Dieu avait préparé Marie pour Jésus et Jésus pour nous. À cause de Jésus, il communique à Notre-Dame, dès le premier instant, sa propre vie, oubliant la sentence portée contre la race des hommes au temps de nos premiers parents. Autrement dit, considérant par avance les mérites du Christ, il préserva Marie du péché originel dès le début de son être. L'Évangile nous dit que le corps de Notre-Seigneur fut enseveli dans un tombeau neuf. Il convenait plus encore que la Mère de Jésus fut immaculée dès sa conception.

4) Marie nous a donné Jésus, c'est-à-dire tout : les sacrements, la grâce, le salut ; si bien que finalement Marie nous a tout donné. Mais parlons au présent : Dieu a, pour ainsi dire, de la suite dans les idées ; il reste dans ses plis ; son plan se ressemble d'un bout à l'autre. C'est encore par Marie qu'il nous donne Jésus, c'est-à-dire tout ; et il aime que nous le sachions : demander les choses par Marie, c'est plaire à Dieu.

5) Depuis l'Annonciation, la Sainte Vierge n'a pour ainsi dire plus quitté Jésus. Elle l'a porté puis mis au monde ; elle s'est occupé de lui quand il était petit ; pendant son ministère public, elle n'était pas sans le voir ; nous la retrouvons au pied de la Croix. Actuellement, elle partage dans le Ciel la gloire de son fils ressuscité : elle y est avec son corps. Les bonnes âmes, dont vous êtes, je l'espère, ont du mal à penser à Jésus sans penser à sa Mère. Et quand elles pensent à Notre-Dame, celle-ci leur montre aussitôt Jésus.

6) Mais Notre-Seigneur nous dit que tous ces privilèges de Marie ne sont pas ce qu'elle a de plus beau. À une femme qui enviait le bonheur de la Mère de Jésus, celui-ci répondit : « Heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ». Il pensait bien sûr d'abord à la Sainte Vierge.

Conclusions :

- 1) Puisque nous ne pouvons imiter la Sainte Vierge dans ses privilèges, imitons-la dans sa fidélité.
- 2) Vous avez bien compris que nous avons intérêt à prier Marie : elle est terriblement puissante et bonne. Mais, toute question d'intérêt mise à part, prions-la, parlons-lui simplement parce que cela lui fait plaisir. Elle est assez gentille pour cela.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 10 (décembre 1983)

L'article oublié par l'Abbé Montarien (premier paragraphe) portait sur l'année liturgique et a été publié dans *Birex* n° 8 (janvier 1983).

« Heureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique » : *Lc* 11 28.

## LA MESSE

Voici ce qu'écrivait sainte Thérèse Couderc, la fondatrice du Cénacle :

« Je me disposais à commencer ma méditation, lorsque j'ai entendu le son de différentes cloches qui appelaient les fidèles à l'assistance des divins mystères. Dans ce moment j'ai désiré m'unir à toutes les messes qui se disaient et ai, pour cela, dirigé mon intention afin d'y participer. Alors j'ai vu, d'une vue générale, tout l'univers catholique, et une multitude d'autels où s'immolait en même temps l'adorable victime : le Sang de l'Agneau sans tache coulait en abondance sur chacun de ces autels qui me paraissaient environnés d'une fumée fort légère qui s'élevait vers le Ciel. Mon âme était saisie et pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance à la vue de cette satisfaction abondante que Notre-Seigneur offrait pour nous. Mais j'étais aussi dans un grand étonnement de ce que le monde entier n'en était pas sanctifié. Je demandais comment il se faisait que le Sacrifice de la Croix n'ayant été offert qu'une seule fois ait été suffisant pour racheter toutes les âmes et que renouvelé tant de fois il ne suffisait pas à les sanctifier toutes. Voici la réponse que j'ai cru entendre. Le sacrifice est sans aucun doute suffisant pour la sanctification d'un million de mondes ; mais les âmes manquent de correspondance et de générosité. »

La Mère Couderc nous transporte à Montpellier en 1864. En ce temps-là, à la messe, on ne devait, semble-t-il, se méfier que de soi-même. Se rendre à l'église chaque dimanche, s'unir au sacrifice avec foi pour en recueillir tous les fruits, pouvait conduire très loin, ou plutôt très haut. Il arrivait bien au célébrant d'avoir des tics ; le sermon était souvent trop long, parfois soporifique ; les paroissiens n'avaient pas laissé leur odeur à la porte ; que sais-je encore ? Mais qu'on se mît dans les dispositions requises et Notre-Seigneur ne gaspillait ni son amour ni son sang.

De nos jours, il paraît que c'est une autre affaire. Comment se disposer parmi tout ce bruit ? La messe n'a pas cessé d'être la présence du Calvaire. Or, bien souvent on y chante, on y crie, on y cause ; on y crie plus qu'on y chante. Et il n'est pas sans se faire entendre d'étranges discours.

Dans les rares moments d'accalmie, il nous semble percevoir la voix du Sauveur doux et humble : « Continuez, je vous en prie ; ne vous dérangez pas ; vraiment, je ne fais que passer ! »

Pourtant, ce qu'écrivait sainte Thérèse Couderc n'a pas vieilli ; ce n'est pas devenu moins vrai avec le temps. En un sens, c'est plus vrai encore. Non pas qu'à la messe le Calvaire soit plus présent qu'autrefois, mais les fruits sont devenus plus rares ; les âmes manquaient de correspondance : elles en manquent davantage. Il faut avouer, je me répète, que c'est devenu un sport difficile.

Dieu nous fait finalement beaucoup d'honneur : au siècle dernier, il fallait aux Chrétiens beaucoup de générosité ; il nous en est demandé plus.

À la question : « Pourquoi l'Église romaine est-elle sainte ? », le catéchisme répond, entre autres choses : « Parce que sa doctrine et ses sacrements sont saints ». Les sacrements peuvent bien être administrés n'importe comment, ils ne laissent pas d'être saints. Et il est toujours en mon pouvoir de les bien recevoir ; de les recevoir saintement.

Tout cela pour en venir à quoi ?

À ceci d'abord : l'assistance à la messe du dimanche demeure une obligation grave. Nous devons cela à Dieu. Et c'est bien le moindre.

Ceci posé, et puisqu'en ce temps il nous est demandé plus qu'en d'autres, donnons plus. En ce monde, les besoins spirituels sont immenses, plus grands qu'ils n'ont jamais été. N'ayant jamais été si perdus, nous n'avons jamais eu un tel besoin de salut. Et la messe est le sacrifice qui nous sauve.

Nous choisirons bien sûr le lieu et l'heure. L'un et l'autre nous seront peut-être moins commodes. Qu'est-ce que cela fait ? Le jeu en vaut la chandelle.

Pendant l'office, nous nous comporterons avec beaucoup de sérieux ; nous veillerons à la tenue ; bien souvent, c'est tout ce que nous pourrons faire : à défaut de recueillement intérieur, nous organiserons le recueillement physique.

Pour fixer notre attention sur les textes, ces textes que propose l'Église, nous pourrons nous munir d'un livre. Il paraît qu'on n'en a plus besoin si tout est en français. Je n'en suis pas certain : le livre nous aidera à nous distraire du lecteur (ou de la lectrice).

Cette pauvre bonne volonté nous obtiendra tout ce qui nous manque, c'est-à-dire tout.

En cette courte vie, nous ne voyons pas toujours ce que Dieu attend de nous (peut-être nous aveuglons-nous sans nous l'avouer). Quand cette volonté divine nous paraît claire, elle nous rebute. Et dès que nous l'aimons un peu, voici que surgissent les obstacles.

Quelqu'un veut notre perte.

Mais Quelqu'un aussi veut notre salut ; Quelqu'un qui nous aime, qui est assez puissant pour former en nous le vouloir et le faire.

Quelqu'un qui a payé le prix.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 13 (décembre 1987)

## LES EFFETS DU SACREMENT DE PENITENCE

Le *Catéchisme romain* m'en signale cinq :

### **1) La pénitence rend la grâce (en remettant les péchés mortels) ou l'augmente (s'il ne s'agit que de péchés véniels).**

Rappelons qu'il faut confesser les fautes et les regretter.

Ne pas être en grâce, c'est être en disgrâce ; c'est être pour Dieu un objet de dégoût. En ce cas, ne pas se confesser, c'est se complaire en une situation répugnante. Et la forme physique n'y change rien.

On dit que saint Jean Bosco avait reçu de Dieu le don de détecter cet état de mort spirituelle chez les garçons dont il s'occupait. C'était chez lui une affaire d'odorat. Il choisissait son moment : celui où aucune oreille indiscreète ne circulait dans les environs. S'approchant du coupable, il le reniflait et déclarait en faisant la grimace : « Tu devrais te confesser ».

Nous nous rappelons à ce propos le mot de saint Louis : « Il n'est pire lèpre que le péché mortel ».

Si quelqu'un est dans l'amitié de Dieu, il ne manquera pas pour cela de se confesser, singulièrement pour grandir dans la grâce. Négliger ce moyen, c'est se traîner dans la vie (surnaturelle) et s'exposer à la perte. Nous n'avons que ce choix : vivre, ou vivoter en attendant la mort qui là ne saurait tarder.

Il y a les mous, et il y a les autres.

Voici donc le péché détruit ; il n'existe plus (si tant est que le péché soit quelque chose). C'est le sang de Jésus qui a fait cela. Et puisque Dieu a tout oublié, il n'y faut plus penser non plus. Avant l'absolution, le pécheur pleurait ses fautes. S'il pleure ensuite, c'est de reconnaissance : il a appris la miséricorde de Dieu. Il a aussi appris qu'il ne valait rien par lui-même, qu'il lui fallait s'appuyer sur un Autre. Et ce n'est pas un mince profit.

On dit de saint Pierre qu'il pleura toute sa vie au souvenir de son reniement, à ce point que deux sillons rouges s'étaient creusés dans ses joues. À mon avis, ce n'est pas tellement le triple péché qu'il se rappelait. Il revoyait ce regard que Jésus, après s'être retourné, avait posé sur lui, au petit matin.

Beaucoup diront : « Je ne sais plus pleurer depuis longtemps ». Si j'en crois sainte Catherine de Sienne, il existe des larmes de feu qui valent bien les autres. Après ce regard de Jésus qui le bouleversa, saint Pierre n'a plus jamais renié son Maître. C'est ce qu'il importe de noter chez lui ; plus que les larmes.

### **2) La pénitence change la peine éternelle (l'Enfer) en peine temporelle (le Purgatoire, par exemple) dont une partie est même remise selon les dispositions.**

Au moment de l'absolution, les portes de l'Enfer se referment sur le grand pécheur, qui heureusement se trouve du bon côté. En anglais, on dit : *shut out* (ne pas traduire : « enfermé dehors »).

L'Enfer se promène dans les rues de Paris en de multiples exemplaires. Celui qui a commis le péché grave est en état de damnation. La mort ne changera pas sa situation mais le fixera dans son choix.

Notre-Dame, qui a le sens des proportions, qui sait ce qui importe, a demandé à Fatima d'ajouter cette prière à chacune des dizaines du chapelet : « Ô mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés, préservez-nous du feu de l'Enfer, et conduisez au Ciel toutes les âmes, surtout celles qui ont le plus besoin de votre Miséricorde ».

Si les péchés sont pardonnés, il faut pourtant payer la dette. C'est ce qu'on appelle la peine temporelle. On l'acquitte au Purgatoire ou dans le cours de cette vie passagère.

L'absolution en remet une partie, selon les dispositions du pénitent.

Dieu, qui est le Maître, et dont la miséricorde est infinie, la supprime parfois complètement. Je pense au Bon Larron : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis ». Il est vrai que le bonhomme n'avait pas été sans expier sur sa croix.

Si je comprends bien sainte Thérèse de Lisieux, Dieu donne à certains une telle confiance que le Purgatoire s'en trouve pour eux très réduit ou même supprimé. Demandons cette confiance qui fait toute l'affaire ; demandons-la souvent. Saint Jean de la Croix nous l'affirme : « On obtient autant qu'on espère. Espérons l'espérance ».

### **3) La pénitence rend le mérite des bonnes œuvres faites avant de commettre le péché mortel.**

Autrement dit, les morts ressuscitent. C'est encore la petite Thérèse que je cite : « Notre Dieu, dit-elle, a, si je puis m'exprimer ainsi, un gros défaut : il n'a aucune mémoire ». Le Ciel est, en effet, peuplé de saints pour lesquels Dieu en agit ainsi. Il se montre à leur égard curieusement amnésique. Eux-mêmes, d'ailleurs, ont perdu toute mémoire de leurs fautes. Ils sont comme saint Pierre. Éternellement, ils chantent les miséricordes du Seigneur, en savourant paisiblement la récompense.

### **4) La pénitence donne à l'âme des secours opportuns pour ne pas retomber.**

L'absolution est comme un nouveau baptême, une autre naissance, une régénération. Jésus murmure : « Sans moi, vous ne pouvez rien ». Et la créature nouvelle lui répond : « Je peux tout en Celui qui me fortifie ».

C'est une grande œuvre que le pardon de Dieu. On pourrait l'appeler un miracle s'il n'était dispensé si souvent (il paraît que les miracles sont rares). Et ce pardon vient en force ; il arme le combattant. Jésus est là, qui se rend si disponible !

Mais les Chrétiens méprisent le sang de Jésus, ses mains compatissantes, sa puissance divine.

##### **5) La pénitence remet la conscience en paix.**

Non pas la paix que propose le monde, mais celle que Jésus donne (*cf. Jn 14 27*). Une paix qu'on ne trouve qu'au sein des combats.

Non pas une paix de compromis. Ô mon Dieu, non ! Non pas cette paix qui fait suite à une capitulation. « Qu'on me laisse en paix ! » disent les gens qui ne savent pas de quoi Jésus parle : les mous dont il a été question plus haut.

Il s'agit de la Paix dont saint Paul nous dit qu'elle est un des fruits de l'Esprit (*Ga 5 22*).

Celle qu'annonçaient les anges de Noël aux hommes de bonne volonté (*cf. Lc 2 14*).

Cette paix dont vous avez déjà sûrement fait l'expérience.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 14 (mars 1988)

« Il n'est pire lèpre que le péché mortel » : JOINVILLE (Jean, de), *Saint Louis*, chapitre I.

« Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le Paradis » : *Lc 23 43*.

« On obtient autant qu'on espère. Espérons l'espérance » : *cf. S. JEAN DE LA CROIX, Œuvres spirituelles*, traduction du R.P. Grégoire de Saint-Joseph, Paris, Seuil, 1947, pp. 649 (*Nuit obscure de l'esprit*, V), 1110 (*Souffrances de l'âme qui désire voir Dieu*, VI, 4), 1196 (*Avis et maximes*, 119).

« Sans moi, vous ne pouvez rien » : *Jn 15 5*.

« Je peux tout en Celui qui me fortifie » : *Ph 4 13*.

## LES VERTUS THEOLOGALES

Je suis, paraît-il, un animal raisonnable. Par le baptême, je suis devenu fils de Dieu ; le sacrement m'a, pour ainsi dire, divinisé. Et pourtant, je n'ai pas cessé d'être l'animal que j'étais, et je suis resté raisonnable dans la petite mesure où je l'étais.

Je suis donc une petite bête (ou une grosse). Elle voit certaines choses, en entend d'autres. Elle flaire, elle palpe, elle va parfois jusqu'à goûter. Et quand elle est satisfaite, elle en reprend. Bref, elle fait usage de ses sens et agit en conséquence. Si elle n'était que petite bête, il lui arriverait de trop manger, de trop boire, de trop dormir, de ne pas faire grand-chose. Pour maintenir ce style, il lui arriverait parfois de se battre.

Je résume. L'animal prend connaissance des réalités. Si elles lui plaisent, il fait tout son possible pour se les procurer.

Quand c'est chose faite, il les savoure : c'est sa béatitude.

L'homme que je suis, cette créature raisonnable, ne procédera pas autrement ; mais puisqu'il n'est pas n'importe quel animal, il fait intervenir la réflexion. Je vais donc mettre un peu d'ordre dans mes instincts : je ne mangerai qu'à certaines heures et pas n'importe quoi. De repos je prendrai ce qui me paraît suffisant, pas davantage. La distraction, les exercices ayant leur part de mon temps, mais aussi le travail, car il est dans ma nature de travailler, et qu'il me faut bien gagner ce qui permet le reste. On dira de moi : « Il boit ». Mais on ajoutera sur un ton admiratif : « Seulement jusqu'à un certain point ».

Et cette âme, qui fait de moi un être raisonnable, réclame aussi sa nourriture. Je lui donnerai satisfaction, mais sans excès : je développerai ma mémoire et formerai mon jugement ; j'apprendrai les belles manières et me ferai la réputation (méritée) d'un homme de goût.

La bête n'en mourra pas, mais se trouvera disciplinée. Les instincts seront mis au pas. Sachant que je suis le maître des créatures, je comprendrai que la première qu'il me faille mater, c'est moi. Mes sens seront plus utiles que jamais, mais je juge les renseignements qu'ils me fournissent ; j'opère un tri, je décide ce qui m'est meilleur. Je manie le pronom personnel ; je suis une personne, en un mot, je suis raisonnable. Mon bien n'est peut-être pas cette immédiate satisfaction : je l'entrevois plus loin, qui exige certains sacrifices. Et pour obtenir ce bien, ces sacrifices ne me font pas reculer.

Il en est qui sont plus bêtes que raisonnables.

Et il en est qui sont trop raisonnables : ce sont ceux dont le *royaume* est de ce monde.

Les premiers n'aiment que le plaisir : leur royaume est sous la terre. Les seconds recherchent les honneurs, la gloire. Tous ont le culte de l'argent qui peut procurer les plaisirs, les honneurs et la gloire.

Le chrétien que je suis a reçu de Dieu le don précieux de la Foi ; elle est comme un autre regard. Je continue de voir, des yeux de mon corps, cette belle créature qui fut mise à mon service. Le baptême ne m'a pas rendu sourd. Je sais toujours ce qui m'est agréable (ou déplaisant) au toucher. Le parfum des fleurs ne m'est pas devenu indifférent, pas plus que la saveur des aliments. Mais la Foi me fait contempler, et même d'une certaine façon goûter, d'autres réalités, des réalités supérieures : le mystère de Dieu, la cause du mal, la source empoisonnée des vices, le monde des esprits, le plan de Dieu sur moi ; et puis cet autre plan de Dieu plus beau que le premier qu'avait ruiné le péché de nos premiers parents. La Foi me découvre aussi l'amour de Jésus pour moi : le Fils de Dieu qui se fait homme, qui souffre la Passion, qui meurt sur une croix.

Elle me montre le Ciel qui m'attend, me promet les secours divins. Mon vrai bonheur, je le sais, n'est pas sur la terre. Et voilà l'Espérance.

Mais que rendre à ce Dieu qui m'a tant témoigné d'amour ? Comment ne pas chercher à Lui plaire ? Comment ne pas travailler à l'acquisition des biens qu'Il me destine ; de ce bien qu'Il me destine et qui n'est autre que Lui-même ? C'est maintenant la Charité, cet instinct surnaturel qui me fait préférer Dieu, Sa volonté. D'abord pour Lui plaire, c'est le moindre de la reconnaissance ; ensuite parce qu'il y va de mon intérêt, de mon éternité.

L'Éternité !

Si l'homme que je suis, cette créature raisonnable, n'est pas toujours d'accord avec l'animal que je reste, il arrive aussi au chrétien que je suis devenu de voir les choses à sa façon, qui est la façon de Dieu. Il y a des conflits. C'est en ce sens que saint Paul parle du vieil homme et de l'Homme nouveau. De toutes manières, le premier mourra. Donnons donc résolument la préférence à l'autre.

D'ailleurs, perdre sa vie, c'est la gagner même en ce monde. Mes instincts n'ont pas été créés mauvais : ils ont été déréglés. Ma raison mérite l'estime, mais elle est courte, et depuis le péché, mon jugement n'est plus toujours juste. La

Vie surnaturelle, la vie de Foi, d'Espérance et de Charité remet les choses en place ; je me retrouve sur les rails. C'est un petit profit pour ce temps.

Mais « le temps n'est rien », disait le saint Curé d'Ars.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 15 (décembre 1989).

## LA MORT

Je n'ai pas choisi le titre ; on me l'a suggéré. Ou plus exactement, on m'a demandé d'écrire pour *Birex* un article sur les fins dernières. Mais le sujet est trop vaste. Contentons-nous donc pour cette fois du commencement (si je puis dire). Le reste paraîtra dans les prochains numéros si le Bon Dieu me garde en vie et si la direction de la revue n'y voit pas d'inconvénients.

Le sujet, d'ailleurs, est loin de manquer d'intérêt : la mort est, en effet, le seul point de mon avenir qui soit tout à fait assuré.

Mais je ne sais pas grand chose du moment où se produira l'événement. Étant le plus vieux, je suppose que je partirai avant mes lecteurs, mais qui sait ? Certains n'en finissent pas. D'autres brûlent les étapes.

Il faut noter que nous croyons surtout à la mort pour les autres. Je mourrai, c'est bien certain, mais plus tard, évidemment : rien ne presse. Et les plus mal en point me ressemblent. En voici un qui est là, dans son lit. Son état est désespéré et il le sait. Mais, se dit-il, puisque Dieu m'a donné ce jour, pourquoi ne m'en accorderait-il pas un autre ? Ce sera donc pour demain.

Si on me menait pendre, je ne laisserais pas d'espérer : chacun sait que les cordes ne sont plus ce qu'elles étaient ; il leur arrive de se rompre !

Donc, je ne connais pas le moment de ma mort. J'en ignore aussi les autres circonstances. Ainsi : m'en irai-je dans mon lit (pas avec le lit, mais dedans) ? Beaucoup le font, mais pas tous. On peut s'y trouver entouré de ses parents, de ses amis. On peut mourir en chantant des psaumes, comme le roi Louis XIII, mais c'est assez rare. Habituellement, l'affaire se règle dans une chambre d'hôpital, au milieu de l'indifférence générale. On se dépêche ensuite de cacher le corps dans un tiroir, d'ôter le paravent, de changer les draps. Place au suivant !

Peut-être mourrai-je dans la rue ; sur la chaussée ou même sur le trottoir : on n'est plus tranquille nulle part.

J'en ai connu qui s'en sont allés tout à coup, sans que personne les y aide : comme cet homme qui s'inquiétait pour sa retraite. Dieu lui a fait signe la veille. Ce fut une affaire réglée.

Me sera-t-il donné de voir un prêtre ? D'une part l'espèce en devient rare. D'autre part, mes proches ne me feront peut-être pas la charité d'y veiller. Pour parler clair, aurai-je le temps de me confesser.

Quant aux circonstances qui suivront ma mort, elles me posent moins de questions : très vite le monde m'oubliera, ce monde à qui je donne pour le moment une telle importance. Certains verseront peut-être quelques larmes, les premiers jours. Puis on fera l'inventaire de mes biens. On se disputera quelque peu à leur propos, puis on m'oubliera tout à fait et on s'en ira vers la mort qui ne manquera pas de se présenter à l'heure de Dieu.

Ainsi finirai-je pour tout le monde, tandis que le monde finira pour moi. Tout sera sens dessus-dessous. Ce que je serrais dans mes mains me sera arraché. Cette terre qui me portait se dérobera sous mes pieds. Ces plaisirs qui m'occupent l'esprit et le cœur se montreront sous leur jour véritable.

Si j'étais plus sage, j'en connaîtrais, j'en reconnaîtrais, en ce temps qui m'est donné, la vanité : ce qui me passionnait voici quelques années me laisse aujourd'hui complètement froid. Tant d'autres choses m'intéressent à présent dont j'aimerais savoir ce qu'elles représenteront pour moi dans dix ans (si je suis encore là).

Tout est fumée qui n'est pas fondé en Dieu.

Faut-il ajouter que le chemin qui conduit au péché est pavé de toutes ces bagatelles ?

Mon Dieu, gardez-moi de vous quitter jamais. Tenez-moi ferme sur la route ; ramenez-moi quand j'échappe. Que votre tendresse ait raison de ma légèreté. Au soir de ma vie, sur le point de fermer les yeux à ce monde, que je n'ai pas à déplorer de vous avoir préféré le néant.

Au soir de la vie, douce me paraîtra la vertu, aimable cet étroit chemin décrit par Jésus dans l'Évangile (*cf. Mt 7 13-14 ; Lc 13 24*). Le vice cessera d'être ce dont on s'amuse dans les conversations. L'éternité, qui pour moi n'est qu'un mot, m'apparaîtra dans sa force. Dieu fera tomber le voile qui me dérobait sa présence.

La prière souvent négligée ! Les sacrements traités avec mépris !

Il me faudra quitter mes parents, mes amis. Il me faudra quitter mon corps, dont on se débarrassera d'ailleurs sans trop attendre. Quel chemin prendra mon âme ?

En fait, elle n'aura plus de chemin à prendre, et il vaudrait mieux poser la question en ces termes : Qui, ou que rencontrera-t-elle au bout de son chemin ?

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 16 (avril 1990)

## PENITENCE, PENITENCE...

On m'a demandé de vous parler de la pénitence. Le sujet n'est pas très aimable, et la Sainte Vierge s'y prendrait sûrement mieux que moi. Nous allons donc nous transporter à Lourdes en 1858, c'est-à-dire au moment des apparitions. Nous ne perdrons aucune des paroles de Notre-Dame. Surveillons ses gestes. Suivons ses regards.

1) Avec Bernadette, apprenons de Marie à faire le signe de la croix. À force de le bien faire, nous en prendrons l'esprit : le Chrétien suit Jésus sur un chemin difficile. En principe, il ne s'assied pas. Il est par définition sur la route. « Je suis le Chemin », dit Jésus. La pénitence, c'est avant toutes choses cette vaillance-là.

2) À la troisième apparition, la voyante présente à la belle Dame une plume, un encrier et du papier. Quelqu'un lui avait conseillé de le faire. La Vision sourit : « Ce que j'ai à dire, il n'est pas nécessaire de la mettre par écrit ».

Quand Dieu nous parle, quand Marie nous parle, c'est à nos cœurs qu'ils s'adressent. On pense à ces mots que saint Louis-Marie de Montfort adressait aux Amis de la Croix : « Que l'Esprit donc du Dieu vivant soit comme la vie, la force et la teneur de cette lettre ; que son onction soit comme l'encre de mon écritoire ; que la divine croix soit ma plume, et que votre cœur soit mon papier ».

Il est donc une pénitence qui m'est bien nécessaire, et bien difficile par ce mauvais temps : fuir le bruit, les bavardages ; en finir avec la curiosité. Ne chercher à savoir que pour mieux servir, et donc mieux aimer.

3) C'est au cours de la même apparition que Bernadette s'entend dire : « Je ne vous promets pas de vous faire heureuse en ce monde, mais dans l'autre ». Les mêmes paroles austères nous sont adressées, mais comme nous ne sommes pas sainte Bernadette, elles ont besoin de ce complément : « Si vous êtes dociles ; et de toutes façons, ce n'est pas en cherchant à être heureux que vous le deviendrez. C'est même plutôt le contraire ».

Vous me reprocherez peut-être de faire parler la Sainte Vierge quand elle ne dit rien. Mais c'est parce que je la connais.

Sainte Thérèse de Lisieux disait à une de ses novices : « Vous ne cherchez que le bonheur. Le jour où vous ne le cherchez plus, vous le trouverez ». Ce ne sont pas les termes exacts, mais le sens y est. Il s'agit d'un autre bonheur, c'est vrai : surnaturel, supérieur, et qui évoque davantage le mot « conquête » que le mot « vacances ».

4) La troisième apparition, toujours. Notre-Dame s'adresse à l'enfant dans les formes : « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? »

« Me faire la grâce ». N'est-ce pas étonnant ? Les visites sont réclamées comme un cadeau. La petite était toute innocente, mais n'en savait rien (« Oh, j'en ai des péchés ! », s'écriera-t-elle un jour). Elle dut se sentir bien confuse.

Et moi qui suis tout crotté. Ma Mère du Ciel me demande la grâce de la fréquenter.

Si vous vous estimez fétides, c'est très bien. Ça aussi, c'est la pénitence. Mais ne couchez pas là-dessus : on vous demande en grâce d'approcher. Ne refusez pas ce cadeau. Venez, non pas pendant quinze jours, mais tous les jours jusqu'au dernier.

Ne refusez pas ce cadeau ! Le cadeau de qui à qui ?

Marie est le refuge des pécheurs. Ce n'est bien sûr pas le péché qu'elle aime. C'est le pécheur, dont elle veut et peut faire un saint.

5) Sixième apparition. Bernadette répète après la Dame, en se tournant vers la foule : « Pénitence... Pénitence... Pénitence ! » Il nous faut obtenir la miséricorde de Dieu pour les pécheurs (dont nous sommes). Il nous faut réparer, dans une petite mesure, le mal commis. C'est Jésus qui est le Grand Pénitent. Mais il ne veut pas agir seul. Il me semble l'entendre, comme au Jardin des Olives : « Simon, tu dors ! » Dans la circonstance, Simon, c'est moi.

Or, je ne suis pas un aigle. Il ne sera donc pas question de ces terribles mortifications dont on voit le récit dans la vie des saints. Un peu d'imagination et beaucoup de bonne volonté feront toute l'affaire. En un sens, plus c'est facile, mieux c'est, puisque je ne suis pas un aigle. Et Dieu s'intéresse à l'intention plus qu'au reste. Je peux par exemple ne rien prendre entre les repas, ne pas boire tout de suite, ne pas chercher à savoir ce dont je n'ai que faire ; je puis rendre tel petit service, surtout s'il ne me prend pas trop de temps. Bref, j'ai des enfants à nourrir : les âmes sont dans le besoin, et je n'aurai pas le cœur de les abandonner dans cette nécessité.

6) Neuvième apparition : « Allez boire à la fontaine et vous y laver ». On pense à l'Évangile selon saint Jean : « Un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt, il sortit du sang et de l'eau ». L'eau du côté, c'est la grâce des sacrements. Le sang de Jésus lui ouvre la voie. Et la pénitence (encore elle !) est un sacrement.

Le curé de Lourdes prit son temps avant de donner sa foi aux apparitions. Il commença à se poser des questions aux approches de la fête de Pâques : jamais les confessionnaux de la paroisse n'avaient été assiégés à ce point.

C'est que Marie a le sens des responsabilités : « Femme, voici ton fils ». Elle me prend par la main ; elle me montre le prêtre qui réconcilie avec Dieu. Elle me voudrait fidèle. « Celui qui boit de cette eau, me dit-elle, aura encore soif ».

Jésus l'intéresse, bien sûr parce qu'il est Dieu, parce qu'il est son Fils. Mais il l'intéresse aussi pour moi ; parce qu'il est Jésus ; parce qu'il est Sauveur. Elle veut pour lui une chapelle, des processions. Elle lui veut des églises, des tabernacles, des cœurs purifiés, nouveaux, pénitents.

7) C'est le jour de l'Annonciation, 25 mars, que la Dame du Rocher révèle son nom : « Je suis l'Immaculée Conception ».

Il existe des êtres répugnants, qu'on évite pour n'en pas être souillé ; pour n'en pas prendre la mauvaise odeur.

Avec Marie, c'est tout le contraire. Quand je la fréquente, quand je l'approche, je me trouve purifié. Elle change mon cœur, elle me simplifie. Elle m'établit dans un mélange de confusion et de confiance, et cet état d'esprit, c'est encore la pénitence. Je me demande si ce n'est pas justement cela qui la décrit le mieux.

Vous pensez peut être que la pénitence m'a servi de prétexte pour parler de la Sainte Vierge ; que j'en aurais fait de même si on m'avait suggéré un autre titre.

Peut-être.

En tout cas, je n'en ai aucun remords. Quand on parle de Notre-Dame, on ne sort jamais du sujet.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 17 (décembre 1990)

« Je suis le Chemin » : *Jn* **14** 6.

« Simon, tu dors ! » : *Mc* **14** 37.

« Un des soldats lui perça le côté avec sa lance, et aussitôt, il sortit du sang et de l'eau » : *Jn* **19** 34.

« Femme, voici ton fils » : *Jn* **19** 26.

« Celui qui boit de cette eau aura encore soif » : *Jn* **4** 13.

## LE BAPTEME

On m'a enseigné autrefois que le baptême efface le péché originel et donne la vie surnaturelle.

C'est deux fois vrai. En effet, avoir le péché originel, c'est ne pas avoir la vie surnaturelle.

Mon catéchisme, plein de pitié pour le débile que j'étais, me disait deux fois la même chose, pour être bien sûr d'être compris.

La vie surnaturelle (ou grâce sanctifiante) me survivra, si je puis dire. Autrement dit, c'est la vraie vie. Mais il dépend de moi. Mourir en état de grâce, c'est en réalité commencer la belle vie.

« Je serais la plus dolente du monde si je savais ne pas être en la grâce de Dieu », disait sainte Jeanne d'Arc, qui ne parlait jamais pour ne rien dire.

Puisque Dieu m'a communiqué sa vie, je suis son fils plus qu'adoptif.

Si j'adoptais un enfant, légalement il deviendrait mon fils, mais non pas dans la réalité : sa vie, il la tiendrait toujours de quelqu'un d'autre.

L'adoption divine, c'est une toute autre chose : ma vie surnaturelle, je ne la dois qu'à mon Père du Ciel ; je vis de sa vie. Et voilà pourquoi on s'appelle chrétien, *christianus* : je suis du Christ. Jésus, bien sûr, est Fils de Dieu par nature. Il n'est pas question pour Lui d'adoption. Mais la vie divine m'est communiquée par Lui ; je suis de ses membres.

Or, « c'est tout un de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Église » (toujours sainte Jeanne d'Arc !). Membre de Jésus-Christ, je suis aussi enfant de l'Église. Un bon chrétien aime l'Église, et il aime fréquenter les églises. Il les voudrait bien tenues ; il souffre quand Notre-Seigneur n'y est pas traité avec un minimum de respect.

À Rouen, on tentait de mettre sainte Jeanne d'Arc (encore elle !) [dans l'embarras] à propos de soumission à l'Église. Dans le même temps, on lui refusait la messe et la communion. On lui interdisait l'accès de la chapelle du château. Excédée, elle finit par répondre : « L'Église, je l'aime et la voudrait de tout mon pouvoir ».

Quand un adulte reçoit le baptême, s'il est bien disposé, il se voit en outre pardonner toutes les fautes qu'il a commises. Il se voit remettre toutes les peines qu'il a encourues.

En principe, c'est le prêtre qui administre le baptême ; ou le diacre. Mais, en cas de nécessité, n'importe qui peut, et doit, baptiser. Sachons donc comment il faut procéder.

Pour baptiser, je verse de l'eau sur le front du candidat en disant : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ».

Je verse : il faut que l'eau coule.

De l'eau : ne vous laissez pas impressionner par la chanson : « Fanchon, quoique bonne chrétienne, fut baptisée avec du vin ».

Sur le front : non pas sur les cheveux.

En disant : je prononce les paroles en versant l'eau ; en même temps. Et nous ne nous mettons pas à deux pour faire le travail : je verse et je dis.

Au jour de mon baptême, j'ai renoncé à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Depuis, on a remplacé les pompes par les séductions.

On ne parle plus guère de Satan. N'allez pas vous figurer que c'est parce qu'on lui a tourné le dos. En réalité, il se cache pour nous mieux surprendre. Il demeure l'ennemi de la nature humaine, pour parler comme saint Ignace de Loyola. Il m'en veut parce que Dieu s'intéresse à moi. Ne pouvant nuire à Dieu, il s'en prend à moi.

Les pompes de Satan désignaient dans l'Antiquité les spectacles du cirque. C'était, paraît-il, passionnant. Mais on y sacrifiait aux idoles ; mais on s'y égorgeait allègrement. Les candidats au baptême cessaient d'y mettre les pieds. C'était de l'héroïsme. Actuellement, les pompes, les séductions du diable, ce sont les occasions de péché. Par exemple, certaines émissions de la télé.

Les œuvres de Satan, ce sont tout bonnement les péchés (tout bonnement !).

Le baptême est nécessaire au salut. Jésus a dit en effet : « Personne, à moins de naître de l'eau et de l'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu ».

C'est dire l'importance de ce sacrement : refuser le baptême, c'est refuser le salut.

Il n'est pas question ici de ceux qui meurent sans que Jésus-Christ leur ait été jamais annoncé. Dieu connaît le secret des cœurs ; Il sait les dispositions de chacun. Il connaît ceux qui n'attendaient que l'occasion. Une occasion qui ne s'est jamais présentée. C'est une manière comme une autre d'avoir le baptême de désir.

Quant aux enfants morts sans avoir reçu le sacrement, Jésus ne nous a rien dit de leur sort. Ils ne sont pas perdus : on ne peut être perdu sans le vouloir. Mais Dieu les prend-il avec Lui ? Sainte Thérèse de Lisieux le pensait. Mais cette opinion lui était toute personnelle et il faut aller au plus sûr. Il ne faut pas tarder à faire baptiser les petits.

Comme tous les sacrements, le baptême a été institué par Notre-Seigneur. Quand peut-on situer l'événement ? Je vais laisser parler le Curé d'Ars :

« Il [Jésus] l'institua quand saint Jean le baptisa. Il mit les pieds dans l'eau du Jourdain, et toutes les eaux furent sanctifiées. Jean se trouvait indigne de baptiser Notre-Seigneur ; il Lui dit : "Ce serait bien plutôt moi qui devrais être

baptisé par vous”. Jésus lui dit : “Ne savez-vous pas qu’il faut que la volonté de mon Père s’accomplisse ?” Et saint Jean, humilié, confus, baptisa Notre-Seigneur, et le Saint-Esprit éclaira saint Jean.

« C’est depuis le baptême de Notre-Seigneur qu’on a connu très particulièrement les trois personnes de la Sainte Trinité. »

Le baptême est un des trois sacrements qui imprime dans l’âme un caractère, c’est-à-dire un sceau, une marque ineffaçable. Pour cette raison, on ne reçoit le baptême qu’une fois.

En un sens, pourtant, je puis recevoir le baptême aussi souvent que je le veux. Le caractère baptismal n’est pas un tatouage bête. C’est une source cachée, mais toujours disponible. Si je me mets en ce moment dans les bonnes dispositions de celui qui reçoit le sacrement, immédiatement et de nouveau, je fais jaillir la grâce.

J’entends la Sainte Vierge qui me dit comme à Bernadette : « Allez boire à la fontaine et vous y laver ».

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 18 (avril 1991)

« Personne, à moins de naître de l’eau et de l’Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » : *Jn*  
**3 5.**

## QUELQUES THEMES DE REFLEXION APPROPRIES A LA SITUATION

### LES DERNIERS TEMPS

#### La Sainte Écriture

- « Sache que dans les derniers jours surviendront des moments difficiles. » (2 Tm 3 1)
- « Dans les derniers temps, il en est qui s'écarteront de la foi. » (1 Tm 4 1)
- « Mais le Fils de l'Homme, quand il viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc 18 8)  
Bref commentaire : Jésus pose une question dont il ne donne pas la réponse. En fait, il s'agit d'un grave avertissement.
- « Celui qui tiendra jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » (Mt 10 22)  
Bref commentaire : ne pas être sauvé, c'est être perdu, c'est-à-dire damné.
- « Vous avez appris qu'un Antéchrist vient, ainsi maintenant beaucoup d'antéchrists ont paru [...]. Ils sont sortis du milieu de nous [...]. » (1 Jn 2 18-19)  
Bref commentaire : ces antéchrists sont donc des apostats ou des auteurs d'hérésies.  
De nos jours, on dit plus volontiers « antichrist ». C'est plus logique, mais c'est moins français. Le mot est propre à saint Jean.
- « Il y aura un temps où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais selon leur propre convoitise et l'oreille leur démançant, ils se donneront des maîtres à foison et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables. » (2 Tm 4 3-4)
- « Méfiez-vous des faux prophètes, qui viennent vers vous vêtus en brebis, mais qui au-dedans sont des loups rapaces. C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » (Mt 7 15)  
Bref commentaire : les fruits se forment longtemps après les fleurs. Si nous pouvions y voir clair tout de suite, ce serait bien.
- « Ne vous laissez pas trop alarmer [...] comme si le jour du Seigneur était déjà là. [...] Il faut d'abord que vienne l'apostasie et que se révèle l'Homme d'illégalité, le Fils de perdition, l'Adversaire, celui qui se dresse contre tout ce qui est appelé Dieu ou est objet de culte, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu en se donnant lui-même pour Dieu. » (2 Th 2 2-4)  
Bref commentaire : à mon avis, nous en sommes à la grande apostasie. L'Autre ne doit plus être très loin.

#### Un texte de saint Pie X

« Qui pèse ces choses a droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que véritablement *le Fils de perdition* dont parle l'Apôtre n'ait déjà fait son avènement parmi nous. Si grande est l'audace et si grande la rage avec laquelle on se rue partout à l'attaque de la religion, on bat en brèche les dogmes de la foi, on tend d'un effort obstiné à anéantir tout rapport de l'homme avec la divinité ! En revanche, et c'est là au dire du même Apôtre, le caractère propre de l'*Antéchrist*, l'homme avec une témérité sans nom a usurpé la place du Créateur en s'élevant *au-dessus de ce qui porte le nom de Dieu*. [...] Il secoue cependant le joug de sa Majesté et se dédie à lui-même le monde visible en guise de temple, où il prétend recevoir les adorations de ses semblables. *Il siège dans le temple de Dieu où il se montre comme s'il était Dieu lui-même*. (Encyclique *E supremi apostolatus*)

Bref commentaire : que dirait saint Pie X s'il parlait en 1991 et non pas en 1903 ?

En ce qui concerne l'avènement de l'Adversaire, il était à mon avis en avance d'un mètre ; d'un seul.

### DISPOSITIONS A CULTIVER : 1. L'HORREUR DU MENSONGE

#### La Sainte Écriture

- « Moi, je suis le Chemin, et la Vérité et la Vie. » (Jn 14 6)
- « Celui qui pratique la vérité vient vers la lumière. » (Jn 3 21)  
Bref commentaire : il ne s'agit pas seulement de dire la vérité, il faut la pratiquer, bien agir ; et quand on a mal agi, ne pas se trouver d'excuses ; ne pas raser les murs, ne pas regarder en-dessous.
- « Pilate lui dit : "Qu'est-ce que la Vérité ?" » (Jn 18 38)  
Bref commentaire : pour avoir posé cette question dont il n'attendait pas la réponse, Pilate a mérité de voir son nom figurer dans le texte du *Credo*. Et ce n'est pas tout ce qu'il a mérité.
- « Montrez-vous donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. » (Mt 10 16)  
Bref commentaire : ne jamais dire que la vérité, mais savoir se taire. Tout n'est pas à dire à tout le monde. Certaines choses ne se disent qu'à Dieu.  
« Sainte Marie, Mère de Dieu, gardez-moi un cœur d'enfant pur et transparent comme une source. Obtenez-moi un cœur simple... »

## **DISPOSITIONS A CULTIVER : 2. L'ESPRIT D'OBEISSANCE**

### La Sainte Écriture

- « Par la désobéissance d'un seul, la multitude a été constituée pécheresse ; de même, par l'obéissance d'un seul, la multitude sera constituée juste. » (*Rm 5 19*)
- « Il s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort sur une croix. » (*Ph 2 8*)
- « Et il leur était soumis. » (*Lc 2 51*)

### Le Catéchisme romain (chapitre trente-deuxième : Du quatrième Commandement)

- Nous devons obéir à nos supérieurs ; nous devons les respecter et les honorer.
- Nous avons le devoir de désobéir quand le commandement s'oppose à un ordre supérieur, par exemple un commandement de Dieu.
- Nous pouvons désobéir quand le supérieur s'occupe de ce qui ne le regarde pas.

## **L'ÉGLISE**

### La Sainte Écriture

- « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ; et les portes de l'enfer ne pourront rien contre elle. Je te donnerai les clés du Royaume des Cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre demeurera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre demeurera délié dans les cieux. » (*Mt 16 18-19*)
- « Qui vous écoute m'écoute, qui vous rejette me rejette, et qui me rejette rejette celui qui m'a envoyé.»
- « Et voici que moi, je vais être avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde. » (*Mt 28 20*)

### Le Catéchisme romain

- l'Église établie par Jésus-Christ est la société des baptisés qui professent la même foi, participent aux mêmes sacrements, se proposent le même but surnaturel, sous l'autorité du Pontife romain et des évêques qui sont en communion avec lui.
- Nos supérieurs ecclésiastiques, à qui nous devons le respect et l'obéissance, sont le Pape, l'évêque et le curé.  
Bref commentaire : quand nous sommes dispensés d'obéir, ou tenus de désobéir, le respect reste dû.

### Autres textes

- Saint Cyprien (repris par saint Ambroise) : « Là où se trouve Pierre se trouve aussi l'Église. » (*Ubi Petrus, ibi Ecclesia*).
- Sainte Jeanne d'Arc : « M'est avis que c'est tout un de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de l'Église, et qu'on n'en doit point faire de difficulté. »
- Sainte Catherine de Sienne : « Jésus a établi son Vicaire, le Christ sur terre, à qui tous vous êtes tenus d'obéir jusqu'à la mort. Qui se sépare de son obéissance est en état de damnation. »
- Saint Pie X (du temps où il était évêque de Mantoue) : « Devant la parole du Pape, il n'y a pas à examiner mais à obéir ; on ne doit pas mesurer l'extension du commandement, chicaner le sens des mots, s'embarrasser de parti-pris, opposer des droits à son droit d'enseigner et de commander, ni peser les jugements, ni discuter les ordres ; ce serait faire une injure directe à Jésus-Christ Lui-même. »

## **L'ÉGLISE SANS TACHE NI RIDE (Ep 5 27)**

Bref commentaire : il ne s'agit ni des hommes d'Église, ni des chrétiens (hélas !). L'Église est sainte parce que son Fondateur, son enseignement et ses sacrements sont saints. Et elle a toujours formé des saints.

## **EN GUISE DE CONCLUSION**

« Regarde l'Étoile, appelle Marie. [...] Dans les dangers et les angoisses, quand tu ne sais que faire, pense à Marie, invoque Marie. »

*Respice stellam, voca Mariam ; in periculis, in angustiis, in rebus dubiis, Maria cogita, Mariam invoca.* (Saint Bernard)

### Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 19 (décembre 1991)

S. PIE X, encyclique *E supremi apostolatus* : 4 octobre 1903.

« Sainte Marie, Mère de Dieu, gardez-moi un cœur d'enfant pur et transparent comme une source. Obtenez-moi un cœur simple... » : prière du P. DE GRANDMAISON

Les définitions citées sous les intitulés « Le Catéchisme romain » sont en fait tirées du Catéchisme de saint Pie X.

« Là où se trouve Pierre se trouve aussi l'Église. » (*Ubi Petrus, ibi Ecclesia*) : « *Ubi Petrus, ibi ergo Ecclesia* », S. AMBROISE DE MILAN, *Enarrationes in Psalmos* 40, 30 (*PL* 14, 1134).

Texte cité en conclusion : S. BERNARD DE CLAIRVAUX, *Homélie à la louange de la Vierge Marie*, 2, 17.

## QUI SE PLAINT PECHE

Ce n'est pas moi qui le dis, mais saint François de Sales. Je suis d'accord avec lui, d'abord parce qu'il m'inspire confiance, ensuite parce que l'expérience m'a instruit.

Quand tu te plains, sans t'en donner trop l'air, tu t'en prends à Dieu ; ou au prochain, ce qui, paraît-il, est la même chose. Quand une affaire se présente mal, on cherche le remède, s'il existe, et s'il n'existe pas, on décide que c'est bien comme ça : mon Dieu, je vous aime ! Si tu as froid aux pieds, pique un cent mètres. Par contre, si tu es moche...

Se plaindre des autres, cela porte un nom : ça s'appelle murmurer. Et c'est un péché, en effet. Les autres ont tort quelquefois, mais tu n'as pas raison de te plaindre d'eux. Le Chrétien est un homme distingué, c'est-à-dire qui se distingue. On rencontre dans le métro de mauvais chrétiens qui poussent des hurlements chaque fois que quelqu'un leur monte sur le pied ; il s'y trouve aussi, heureusement, de vrais chrétiens, qui présentent l'autre pied avec un sourire. Que dire de ceux qui font tout un foin quand un impudent les a bousculés, mais qui ne se gênent pas pour bousculer les autres.

Il est tout de même permis de se plaindre en justice quand le tort causé est important. On a même le devoir de le faire si on a la responsabilité de la victime. Quand tu seras père de famille (on en est venu à prendre n'importe qui pour cette importante fonction), il te faudra défendre les intérêts de tes enfants par tous les moyens, même légaux.

Sans jamais oublier le proverbe : « En cent livres de procès, il n'y a pas une once d'amitié ».

Et puis, il faut que tout le monde vive. Je pense aux hommes de loi.

On a encore le devoir de se plaindre quand on souffre sérieusement ; je dis « sérieusement ». Mais pas à n'importe qui. Si tu es malade, arrange-toi pour voir le médecin. Pour les bobos sans gravité, débrouille-toi tout seul. Si ce sont des peines d'âme, dis cela à ton confesseur (à personne d'autre, tu m'entends !). Le seul fait d'exposer certains tourments suffit parfois à les faire disparaître. L'opération peut être d'ailleurs difficile.

« En souriant, je brave la mitraille ! » (sainte Thérèse de Lisieux)

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 20 (décembre 1992)

## PEU, MAIS BON !

On pourrait croire que je pense au vin.

J'y pense, j'y pense !

Mais surtout, je me représente tous ceux qui ne tiennent pas en place, qui fourmillent de projets, qui ne savent pas se coucher. Qui ne savent pas se lever non plus, d'ailleurs, on se demande pourquoi. Je pense à ceux qui, au terme de leur vie, s'arrêtant un instant pour reprendre leur souffle, alors qu'ils sont sur le point de le rendre, s'apercevront qu'ils n'ont, finalement, rien fait.

« Peu, mais bon ! »

Cela veut dire tout d'abord un choix dans les activités ; et ensuite, un choix dans les intentions. Ou plutôt le contraire, parce qu'on agit en vue de quelque chose ou pour quelqu'un.

Pour les petites bêtes, c'est différent : ça grouille, un point c'est tout. C'est à peine différent pour les grosses bêtes : elles prennent de la place ; elles produisent des sons ; elles se meuvent...

J'ai connu un chrétien qui était tout autre. C'était peut-être une chrétienne, mais il y a si longtemps que je ne sais plus. Il y avait là le seul désir de plaire à Dieu ; et Dieu est si simple !

Alors on supprimait tout ce qui est compliqué ; ou instinctif, seulement instinctif ; on balançait aussi tout ce qui est inutile. Bien sûr, on n'était pas sans prendre quelque distraction, mais c'était pour mieux servir, ou plutôt pour mieux aimer.

On mettait un peu d'ordre dans ses journées ; on ne faisait que ce qui est clairement demandé par Dieu, à qui seul on voulait plaire. On s'accommodait de ce qui est clairement imposé. Bref, on disparaissait.

Je dis « on » parce que ce pourrait être « lui » ou « elle ». Parce que ce pourrait être toi.

« Oh que je voudrais pouvoir me perdre, et ne jamais me retrouver qu'en Dieu ! » (saint curé d'Ars)

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 21 (décembre 1993)

## ENTRE LE BŒUF ET L'ÂNE

Je me suis rendu à la Crèche avec mes deux inséparables : le Bœuf et l'Âne. Ce que j'admire surtout chez le premier, c'est son côté très physique. L'Âne m'intéresse davantage par sa conversation ; je n'en perds pas une bouchée. Prier avec eux me semblait l'idéal.

Nous voici donc tous les trois devant l'Enfant Jésus. Si mes souvenirs sont exacts, la prière doit comporter un ou plusieurs de ces quatre éléments : l'adoration, l'action de grâce, le regret des fautes et la demande.

L'adoration, c'est l'obéissance, c'est le sacrifice. Pour l'obéissance, mes amis sont imbattables : ils sont ce que Jésus attend d'eux. Moi, pas toujours. En revanche, ils ne semblent pas souffrir du froid. Ce n'est pas mon cas. Je pourrais adorer si j'avais le cœur moins dur.

Pour l'action de grâce, zéro pour eux et zéro pour moi. Mais Jésus ne leur en veut pas. De moi, Il attendait davantage.

J'ai toujours remarqué que mon ami le Bœuf fréquentait sans problèmes le champ de nos voisins. Aucun problème, ni avant l'opération, ni pendant, ni après. De son côté, son compagnon ne se prive pas, si j'ose dire, de faire sa tête de cochon, et il n'en est plus jamais question ensuite. Quant à moi, il m'arrive d'éprouver quelques remords ; de moins en moins fréquemment, il est vrai, car je m'empresse de les étouffer. Nous sommes à peu près faits pour nous entendre tous les trois.

Eux ne demandent rien. Je n'arrête pas de réclamer. Mais vous ne saurez rien du détail : c'est mon affaire et j'ai un peu honte.

Prier c'est, dit-on, parler à Dieu. Or leur vocabulaire est très limité. Heureusement, il existe une meilleure définition : *la prière est l'élévation de notre âme vers Dieu*. Mais cette fois, c'est encore plus grave : ils n'ont rien à élever. On peut prier sans paroles et c'est même plus beau. C'est alors Dieu qui parle, m'a-t-on dit. Mais si je n'ai rien à élever, ou si Dieu n'a rien à tirer ! Ah mes pauvres vieux copains ! Quand mon voisin de droite rumine, ce n'est pas la parole de Dieu qu'il rumine. Quand mon voisin de gauche dresse l'oreille, ce n'est pas pour mieux entendre la voix si douce de son Créateur.

Petit Jésus, je Vous adore. Vous êtes là tout-petit, mais sans Vous je ne suis rien, deux fois rien : Vous m'avez tiré du néant et vous me rétablissez dans votre amitié par votre présente humiliation. Je vous remercie pour les bœufs, pour les ânes, pour les mouches qui les empêchent de s'endormir, pour les marguerites dont ils se nourrissent et pour les astres dont ils se moquent.

Et je Vous demande de me rendre moins futile. De me faire prendre les créatures pour ce qu'elles sont : un beau langage qui nous renseigne sur Vous, qu'il s'agisse des animaux, des plantes, des océans, des forêts et du reste. Je Vous le réclame par Marie et Joseph qui m'écoutent en ce moment comme si j'existais seul. Apprenez-moi à me passionner pour la grande affaire du salut : le mien ; celui des autres.

Et pour en revenir aux créatures, j'en veux connaître le bon usage. Elles sont à mon service, et non pas le contraire.

J'ai dû m'oublier. En tous cas, j'ai sûrement oublié mes deux compères, qui, disons-le, n'en paraissent pas trop affectés. Ils viennent de s'exprimer, chacun en sa langue. Ces deux bruits bien connus ne manifestent certainement pas la moindre contrariété.

Et voici que Jésus me parle. Tout au moins, c'est ce qu'il me semble. Je vous livre le message : « Non, ils ne t'en veulent pas : ils sont si braves ! »

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 22 (décembre 1994)

## UN P'TIT COIN D'PARADIS

« Un p'tit coin d'paradis, sous un coin d'parapluie ! »

C'était une chanson de Brassens, mais ce n'est pas à elle que je pense. Je pense à un de ces « petits mots » que saint Jean Bosco glissait à l'oreille de tel garçon, dont il savait qu'il en avait besoin : « Courage ! Un petit coin de Paradis arrangera tout ».

Il n'est pas question du même paradis.

Ce n'est pas non plus le même parapluie ; et on n'y est pas en même compagnie. Peut-être s'agit-il de la même averse.

Réglons d'abord ce qui importe le plus, la question de la compagnie. Dans le cas Brassens, c'est probablement une bergère. « Prends un abri, bergère, à ma droite en marchant... » (je pourrai vous le chanter aussi). Dans notre cas, c'est un personnage qui n'est pas nommé ; Celui qui a dit un jour : « Courage, j'ai vaincu le monde ! » (*Jn 16 33*).

Notons en passant que les bergères sont devenues extrêmement rares.

Est-ce la même averse ? Peut-être, après tout : « Je me sens seul et il n'y en a que pour les autres !... J'ai encore loupé mon affaire, je me demande à quoi je suis bon... Je manque de moyens financiers... Je perds mon temps : on m'oblige à faire ce pour quoi je ne suis pas doué... Je suis couvert de défauts : c'est la guerre de tranchées dont je n'entrevois pas la fin... En un mot j'ai le cafard et je me demande qui, à ma place, ne l'aurait pas ! »

Et puisque les bergères ont cessé de courir les fondrières, force nous est de chercher ailleurs une solution. Du côté du ciel, peut-être, puisque les averses nous en viennent :

« Sa vérité vous environnera comme un bouclier ; vous ne craignez rien de tout ce qui effraie durant la nuit » (*Ps 90 5 Vg*).

Et nous en arrivons au parapluie. Seigneur, je vous demande pardon de vous comparer à cet instrument. Un bouclier, c'est tout de même plus noble.

Et c'est vous-même qui avez choisi l'image. Il s'agit de votre parole ; le texte est de vous. L'idée du pépin, elle, m'était venue à moi, comme certaines pensées bizarres viennent aux esprits bizarres. Mais un bouclier, ça, c'est autre chose !

Il s'agit sûrement du bouclier des braves, celui qui portait le vainqueur et que supportaient les guerriers, qui s'en trouvaient abrités et qui étaient tout de même bien un peu vainqueurs aussi.

Ô mon Dieu, vous me portez et je vous porte. Je vous garde et vous me protégez. Vous me promettez la victoire, mais par goût vous vous intéressez de préférence aux lurons (ils sont joyeux par définition.) qui ne se laissent pas trop faire.

À ce propos, je voudrais faire une confidence à ceux qui ont eu le courage de me lire jusqu'au bout : je suis joyeux parce que je veux l'être ; je suis joyeux quand je veux l'être.

Avec moins de mots, Don Bosco en disait aussi long.

« Courage, un petit coin de paradis arrangera tout ».

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 23 (décembre 1995)

## À L'ABORDAGE !

C'est l'expression qui me vient à l'esprit quand je revois les confessionnaux de ma jeunesse. On pouvait craindre parfois de les voir capoter tant l'assaut se faisait vif, surtout les veilles de fêtes. Les dames et les demoiselles constituaient le gros de la troupe. Le torrent charriait pourtant quelques hommes courageux.

C'est devenu le contraire : il n'y a plus d'assaut ; il n'y a plus de prêtre ; souvent, le confessionnal a disparu. Les pénitents sont surtout des hommes (toujours courageux). Les dames et les demoiselles sont allées se faire écouter ailleurs (où ça, je me le demande !). Je crois que les confesseurs d'autrefois ne leur disaient pas grand-chose et se contentaient de leur prêter l'oreille, ce qu'ils ont peut-être désappris. Sans doute est-ce dommage. Dieu, qui fait bien toutes choses, a voulu qu'elles fussent ainsi.

Les dames prenaient courage dans le procédé. Autrement dit, pour simplifier, Monsieur arrivait avec son courage et Madame repartait réconfortée. Je simplifie, c'est bien sûr : il n'est drôle pour personne de raconter ses misères, sauf pour quelques piqués (ou piquées).

Je ne me suis jamais habitué. Il est vrai que je ne suis pas piqué. Juste un tout petit peu.

Dans sa liturgie, l'Église nous fait prier *pro devoto femineo sexu*, pour cette moitié de l'humanité qui se montre en principe plus portée sur les choses de la religion. En ces temps que nous vivons, c'est le contraire qui est vrai. Cela n'est pas normal et c'est probablement grave.

Qui verra-t-on en plus grand nombre dans le Ciel quand nous y entrerons (nous irons au Ciel, bien sûr, c'est décidé) ? Les hommes ou les femmes ? C'est le secret de Dieu, laissons-le lui. On n'y distinguera plus, en tous cas, celles qui font les demandes et les réponses et ceux qui ménagent leur salive. Tout le monde chantera et personne n'aura conscience de le faire, un peuple abandonné à son Dieu reconnaissant. Oui, un Dieu reconnaissant pour nos pauvres offrandes, nos offrandes de pauvres.

*Ineffable abandon, divine mélodie,  
Tu dévoiles l'amour par ton céleste chant...*

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 24 (décembre 1996)

## LE DESORDRE DE NOS ACTIVITES

L'expression est de saint Ignace de Loyola. Il ne veut pas parler des vices (tu sais qu'il en existe sept qu'on appelle capitaux ; tu en connais la liste, bien sûr) ; il s'agit de pailles qui se sont glissées dans la fabrication du bonhomme que tu es. Je vais me faire comprendre : par exemple, tu n'as pas à accuser tes distractions involontaires en confession. Par contre, n'oublie pas de signaler tes excès de boisson (désordre d'une part, péché d'autre part).

Cependant, ne vas pas t'accommoder de ces désordres sous le prétexte que ce ne sont pas des fautes : ce sont tout de même des anomalies ; et il y aurait peut-être faute à ne pas réagir. Plus tôt tu le feras, mieux ce sera.

Et j'en connais qui se vantent de leurs désordres !

Tu commences à y voir un peu clair. Entrons dans le détail.

Jules est un ivrogne : voilà le vice. Le matin, Jules ne distingue plus trop son lit du paradis. Voilà un autre vice. Bref, Jules a tous les vices. Je ne dis pas qu'il commet des péchés, mais s'il en commet, il n'est pas embarrassé pour le faire.

Auguste n'est pas non plus dépourvu de vices (qui n'en a pas d'ailleurs ?). Mais il ne s'en tient pas là. Sa pauvre nature, héritée d'ancêtres qui eux-mêmes la tenaient des leurs, s'est installée en plein désordre. C'est à Auguste que je pensais en parlant de distraction, d'étourderie. Hier il soignait un panaris en buvant son café au lait. Il s'est trompé : il a trempé son pouce dans le café tandis qu'il avalait l'eau chaude ! S'il ne se corrige pas, ses affaires finiront mal. Et puis, sa distraction lui fait perdre beaucoup de temps et un peu de son éternité. Il pourrait faire tant de choses qu'il ne fait pas.

Le même Auguste est aussi affligé d'un tempérament inquiet. Il est toujours préoccupé, si bien qu'il ne s'occupe ni de Dieu, ni de lui-même, ni des autres. Personne, je suppose, ne lui a jamais dit que l'inquiétude ne vient pas de Dieu mais de l'autre (que je ne nommerai pas). Le croirait-il d'ailleurs ? Et pourtant, c'est écrit : « Notre Dieu est un Dieu de paix » (*cf. 1 Co 14 33*). Figurez-vous que j'avais récemment un message important à lui transmettre. Je venais de m'acquitter de ma mission. Il m'a répondu : « tu es sûr que j'ai bien fermé le robinet de la baignoire ? »

Il a aussi tendance à penser à plusieurs choses à la fois. Au moment où il écrivait à Odette, il réfléchissait à sa déclaration d'impôt. Au reçu de la lettre, elle apprendra qu'il souhaite un délai.

Encore un mariage manqué !

Il en a d'ailleurs manqué d'autres : figure-toi qu'il ne veut pas faire de peine. Du point de vue des sentiments, il vit dans la plus grande confusion. C'est la cuisine de Delphine qu'il aime, et aussi les petites fossettes de la gamine ; mais la démarche de Nathalie ne lui déplaît pas non plus. Or il n'est pas question pour lui faire de la peine à Delphine ; pas plus d'ailleurs qu'à Nathalie.

Et il commence à prendre de l'âge !

Le désordre de ses activités se traduit ici par une inactivité désordonnée.

Il y a des moments où son visage se tend de façon impressionnante. On croirait volontiers qu'il porte le poids du monde : il a tant à faire ! Il s'est fixé un temps limite pour le faire. Et il veut par ailleurs que tout soit parfait dans l'exécution. Ne sait-il pas que la paix est définie par saint Augustin comme « la tranquillité de l'ordre ». Saint Augustin dit bien « tranquillité ».

On se demande quelquefois si mon ami Auguste ne va pas exploser.

J'en ai connu un qui l'a fait : il y avait partout du mouchetis ; sur tous les murs. Un beau papier peint qui venait d'être collé !

Tu as compris, nigaud (non pas pécheur : tu saisis la nuance).

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 25 (décembre 1997)

## C'EST COMME CELA ET JE N'Y PEUX RIEN

Et si, j'y peux malheureusement quelque chose.

J'ai pris de la race le jour de mon baptême (je suis racé, pas raciste). Je n'y peux rien parce que c'est un cadeau. J'y peux hélas tout de même quelque chose : que je puis en effet fourrer le cadeau au placard.

Certains le font et je ne le ferai pas.

Il s'agit d'une race et non pas d'un club. C'est la race de Dieu ; et donc, pas n'importe quoi.

Et pourtant, c'est la race de ceux qui ne la ramènent pas. Qu'on le sache : nous ne sommes pas snobs pour un sou. Nous ne cherchons pas à nous faire remarquer. Mais nous ressemblons à ce type qui était si paresseux que cela avait fini par se savoir. Nous sommes tellement distingués (la réalité est plus forte que le mot) que cela en vient à transparaître. Jésus, bien sûr, dit les choses beaucoup mieux : « N'agissez pas pour être vus ». Mais par ailleurs : « Vous êtes la lumière du monde. [...] Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils en viennent à glorifier votre Père qui est dans les cieux. »

Mais attention. Ne cherchez pas à voir cet effet que vous produisez. Tout serait loupé.

Dans le fond, puisque nous appartenons au beau monde, nous avons perdu l'autre de vue. Teilhard de Chardin (que je cite rarement) a composé un livre auquel il a donné ce titre : *Le Milieu Divin*. Ce milieu, c'est le nôtre.

J'aimerais vous présenter quelques unes de nos relations : les Apôtres (qui pour la plupart vivaient de la pêche) ; sainte Félicité (une esclave) ; sainte Jeanne d'Arc (qui ne savait ni A ni B) ; saint Benoît Labre (un pouilleux) ; sainte Bernadette (qui collectionnait les fautes d'orthographe)...

Quelqu'un me dira que je suis passé maître dans l'art de la sélection.

Je lui demande pardon, car je n'ai pas terminé ; et veuillez ne plus m'interrompre :

... Sainte Clotilde, cette reine qui s'était retirée des affaires et mourut dans un couvent (ne disons pas qu'elle avait quitté le monde puisqu'elle ne lui avait jamais plus appartenu depuis son baptême) ; saint Louis, qui voulut finir sur la cendre (il était tertiaire de saint François). Saint François de Borgia, qui était grand d'Espagne, renonça à sa fortune et se fit Jésuite (quelle chute !).

Je suis obligé de m'arrêter.

J'en connais qui se disent : « Ah, c'est affreux ! Je sais maintenant ce qui m'attend ! »

Vous en savez en ce cas plus long que moi.

Je n'ai voulu que vous décrire une mentalité : la nôtre. Comprenez bien que saint Louis n'était pas pouilleux, que sainte Félicité n'était pas Jésuite, que saint François de Borgia ne faisait pas de fautes d'orthographe, que sainte Bernadette ne pêchait pas sur le lac, que saint Benoît-Joseph Labre n'était pas dépourvu de culture.

Restez forts si vous l'êtes ; blonds aussi longtemps que possible ; doués pour la peinture, etc. Mais vous vous rendez bien compte que votre classe est d'un autre ordre.

Figurez-vous que j'en connais parmi vous qui ont depuis longtemps compris tout cela.

N'allez pas vous dire : « C'est à moi qu'il pense ». Vous vous donneriez à vous même la preuve que vous êtes à côté de la plaque.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 26 (mai 1998)

« N'agissez pas pour être vus » : allusion à *Mt 6 1*.

« Vous êtes la lumière du monde. [...] Que votre lumière brille devant les hommes, afin que, voyant vos bonnes œuvres, ils en viennent à glorifier votre Père qui est dans les cieux. » : *Mt 5 14...16*.

## TOTOR, T'AS TORT...

*J'avais gardé le brouillon de cette lettre.*

*Tu pourras constater que j'ai des relations de toutes sortes : mon ami Totor est un ivrogne, ce que tu n'es peut-être pas.*

*Mais si tu n'es pas porté sur la boisson, tu n'es pas sans défauts (tu serais le seul). En opérant les transpositions nécessaires, tu ne seras pas sans tirer profit de ces quelques mots. Totor, lui, en a profité.*

Abbé Guy MONTARIEN

Mon cher Totor,

**Totor, t'as tort, tu t'uses.** Je ferais bien mieux d'écrire : « Ne bois pas, tu offenses Dieu ». Mais j'ai bien l'impression que Dieu a depuis longtemps disparu de ton circuit (alors que tu n'as pas disparu du sien). Ce n'est pas que tu ne crois plus en Dieu, mais tu l'as soigneusement mis de côté parce qu'il t'embête. J'irai donc pêcher mes arguments sur la terre, en attendant de pouvoir mieux faire.

**Tu t'uses**, et très vite. Il n'y a pas si longtemps, on te voyait si fringant !

**Tu t'uses et tu te tues. Pourquoi t'entêtes-tu ?**

L'alcool tue lentement. Parce que tu n'as pas d'imagination, tu me répondras que tu n'es pas pressé. Mais je n'ai pas plus d'imagination que toi. J'ai écrit « lentement » : c'est ce que tout le monde dit. Or, il s'agit d'une maladie galopante. Et ce qui m'effraie surtout chez toi, c'est ton côté décidé. J'admettrais de toi beaucoup de faiblesse et un peu de cette bonne volonté dont Dieu se contente, paraît-il, avant d'accomplir ses miracles. (*Je ne sais plus si je m'adresse à Totor ou si je fais mon portrait : je suis plutôt le genre buté. – Cette incise n'est pas dans la lettre*)

**T'as tout un tas de tics, et tu t'éteins.**

Tu parles tout seul; tes yeux ne brillent qu'en présence d'une bouteille.

**Tu t'attaques à ton teint.**

Je connais quelqu'un pour qui c'est tout le contraire. On ne peut le regarder sans penser à Dieu. Ce n'est pas qu'il est beau... En tous cas, il n'est pas rouge, ni violet, ni livide. Ce n'est pas l'excitation qu'on lit dans ses yeux. Si j'étais poète, je dirais qu'il a un teint de lis et de roses. Mais je ne suis pas poète; et puis ce n'est guère vrai : c'est la paix qu'on lit sur son visage. A-t-elle une couleur ?

Ô mon Dieu, si je vous aimais vraiment, je n'aurais pas besoin de tout ce machin pour toucher le cœur de Totor ! Je lui parlerais de la bonté de Dieu, de la beauté de Dieu; des récompenses que Dieu tient en réserve pour ses amis. Des châtimement qui attendent les autres.

Totor, voici ce que j'étais sur le point de t'écrire pour conclure :

« **T'as ratatiné ton rata et ta ratatouille est ratée.** »

Mais voici qui est mieux :

« Ce que l'œil n'a pas vu et que l'oreille n'a pas entendu et qui n'est pas monté au cœur de l'homme, Dieu l'a préparé pour ceux qui l'aiment » (*1 Co 2 9*).

Dans le fond, j'ai une belle âme : par une sorte d'instinct surnaturel, mon Maître me tire vers les sommets au seuil des gaudrioles. C'est malgré moi.

Je ne dirai rien de ceux qui ne l'aiment pas, ce bon Maître, ni de ce qui les attend. Il ne s'agit, hélas ni de rata ni de ratatouille.

Je suis, de tes amis, celui qui te veut le plus de bien (Dieu mis à part, bien sûr).

Ma signature n'est pas sur le brouillon. Je crois que j'avais signé la lettre avec mon sang (h'm, h'm !...).

Abbé Guy MONTARIEN

## Tu parles !

C'est même tout ce que tu sais bien faire.

« Le Prince des pasteurs, l'évêque de nos âmes, a commencé à faire, puis à enseigner ». C'est Saint Pierre qui parle. Mon commentaire ne concerne qu'à moitié les demoiselles. On peut sans danger les laisser entre elles (internénettes). Non seulement la conversation ne gêne pas leur ouvrage, mais elles n'en travaillent que mieux.

Si vous ne les entendez plus, c'est qu'elles dorment (la Belle au Bois Dormant, mais pas le moindre prince charmant ; autrement dit, ne va pas te regarder dans la glace. Tu n'as, pas plus que moi, de temps à perdre).

Quand les petits garçons se taisent dans la pièce voisine, c'est qu'ils font des bêtises. Pour toi, c'est l'inverse. Plus tu causes, dans l'autre pièce ou ailleurs, moins tu agis ; ce qui est bien sûr une façon de ne pas faire de bêtises, mais pas la meilleure.

« Toute affaire cessante ». On a dû inventer l'expression pour la circonstance.

Jésus est resté trente années à travailler de ses mains (ce qui est un enseignement), et n'a été que trois années à enseigner (pendant lesquelles il n'était pas sans agir). Cet exemple prouve qu'il faut agir avant de dire (ne faire que dire, c'est ne rien dire).

Tu comprends bien que Jésus ne gardait pas un complet silence à Nazareth. Mais ses paroles, qu'on ne nous a pas rapportées (à part quelques-unes), ne prétendaient à rien, sinon à montrer sa gentillesse. Et en fin de compte, c'est beaucoup : la charité toute simple de Jésus vis-à-vis de son prochain : Marie, Joseph, Jacques, Simon...

Conclusion pratique : 1) ne reste pas sans rien faire jusqu'à l'âge de trente ans.  
2) ne parles pas pour ne rien dire.

Je t'entends qui protestes : « C'est tout le contraire qui me plaît ! »

Proteste, mon gars, proteste.

Jésus blâmait les docteurs de son temps, qui disaient et ne faisaient pas, imposant *aux autres des fardeaux insupportables qu'ils n'auraient pas voulu toucher du bout du doigt* (cf. *Mt 23 4 ; Lc 11 46*).

Non pas qu'il veuille qu'on juge de la doctrine par la vie et les mœurs de celui qui enseigne (pauvre de moi !), mais pour montrer combien plus elle persuade, quand elle s'appuie sur la bonne vie de celui qui la débite.

Il va donc falloir que je me mette en route. J'aimerais mieux faire la sieste, mais comment persuader si je ne suis point moi-même persuadé ?

Jusqu'à ce jour, je me suis comporté comme le trompette qui sonne la charge pour envoyer les autres là où il ne va pas.

Comme l'escalier qui conduit à l'appartement où il ne monte pas.

Comme ces poteaux des grands chemins qui enseignent par où ils faut aller, mais ne bougent pas.

Bref, je ne suis qu'une cloche (tu le savais ?).

J'invite en effet les fidèles à entrer dans l'église ; et moi-même je n'entre pas.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 28 (mai 1999)

## LES TERREURS DE L'AN 2000

Il paraît qu'aux approches de l'an 1000, tout le monde s'affolait : on attendait la fin du monde pour la circonstance. Afin de s'assurer le Ciel, chacun se dépouillait au profit des gens d'Église. Aussi ne manquait-on pas de vocations.

C'était le bon temps.

Et voilà : je viens de te décrire en trois lignes « Les Terreurs de l'An 1000 ».

C'est du moins ce qu'on m'a enseigné en classe ; mais je me méfie : en vieillissant, j'ai découvert que mes professeurs n'en étaient pas à une sornette près. Il doit en être de même des tiens.

Surtout, ne va pas leur montrer ce papier si tu tiens à ma peau et à la tienne !

D'autant qu'après tout, c'est peut-être vrai : entre deux sornettes j'ai depuis découvert des vérités qui étaient venues là se perdre. Ainsi, ils m'ont fait apprendre « Marignan 1515 ». Eh bien ! figure-toi que c'est vrai : quelqu'un me l'a confirmé.

En tous cas, la proximité de l'an 2000 se présente de façon très différente. En premier lieu, les chrétiens ne sont pas plus généreux pour les gens de ma profession (je dis « pas plus », mais j'ai le devoir de préciser qu'ils l'ont toujours été). En second lieu, ils ne s'affolent pas, mais ce qui s'appelle pas du tout. Or, il le devraient.

J'ai un petit pincement au cœur quand je pense que j'ai derrière moi deux mille ans de christianisme, deux mille années de grâce (c'est la formule : « en l'an de grâce 1999 », « en l'an de grâce 2000 »). Il paraît qu'on hérite de ses ancêtres, non seulement tel ou tel trait du visage, tel tic, telle démarche, tel talent, mais encore une sorte de pli chrétien. J'en suis personnellement convaincu. Sainte Jeanne d'Arc n'aurait pas été ce qu'elle fut sans les mille ans d'Église qui l'avaient précédée, sans la foi d'une foule de gens qui avaient vécu avant elle en son pays des Vosges, et dont elle n'a fait la connaissance qu'au Ciel.

Pour moi, ce n'est pas mille ans, mais mille cinq cents ans...

J'éprouve un autre pincement à la pensée que tant d'années se sont écoulées depuis mon baptême. On dit (à tort) que les Chrétiens ne sont pas meilleurs que les autres. Sans entrer dans ce problème d'évaluation, je vois bien que je suis un homme du fourgon, le genre de type qu'il faut traîner.

Mais laissons de côté ces lugubres considérations !

La Sainte dont je parlais tout à l'heure fut, sous les remparts d'Orléans, blessée à l'épaule par un vireton. Que fit-elle ? Elle arracha l'instrument et reprit l'assaut.

Qu'est-ce qu'une flèche d'arbalète si je la compare au péché !

Or ma façon sera la sienne et tu vas comprendre.

Il se trouve que j'ai faibli ; il se trouve que je suis blessé. Je ne vais sûrement pas coucher là-dessus : j'arrache le truc, je me relève, et hop !

Et voilà : à moi, si Dieu le veut, de nombreuses années de grâce ! Et ensuite (et cela, je sais qu'Il le veut), je ne sais combien de millénaires de gloire.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 29 (décembre 1999)

## « CONFIDENCES À PÉTRONILLE »

J'ai trouvé ce sous-titre quelque part ; il m'a plu.  
Tu ne trouves pas que Pétronille est un joli nom ?  
Voyons ce que ces trois mots peuvent inspirer aux bavards.

Je ne connais sur la terre aucune Pétronille. Je ne suis pas même trop certain qu'il y en a une au Ciel.  
Sainte Pétronille aurait été la fille de saint Pierre. L'Évangile nous parle de la belle-mère de Pierre ; on ne voit pas pourquoi il n'aurait pas eu de fille. Pétronille, c'est le féminin de Pierre. La France étant la fille aînée de l'Église, sainte Pétronille est considérée à Rome comme une des patronnes de notre pays.

Chaque année, le jour de la sainte Pétronille (date que j'ignore), Monsieur Chirac, parce qu'on dit qu'il gouverne la France, est invité à venir occuper sa stalle de Saint Jean de Latran (dont il est chanoine : les rois l'étaient ; il continue la tradition). En réalité, c'est l'ambassadeur qui le remplace. L'un vaut l'autre d'ailleurs.

Passons au côté « confidences ».

Confidences à Pétronille ? Pas plus à elle qu'à d'autres. C'est là mon avis.

Or ce n'est pas facile. Tout le monde aime se raconter. Mais plus on se tait, mieux c'est. Je ne sais plus qui disait ceci : « Je me suis souvent repenti d'avoir trop parlé, jamais de m'être tu ».

J'en viens maintenant au but que je poursuis sournoisement depuis le début de mon petit article.

Je veux te parler d'une exception : confie-toi, ou plutôt confesse-toi vite, si tu ne l'as pas fait depuis longtemps.  
Et ensuite, fais-le régulièrement.

Choisis pour cette grande affaire un type dans tes goûts (si tu as le choix, ce qui n'est pas toujours le cas). Certains garçons préfèrent les jeunes ; d'autres s'accommodent plus volontiers des vieux croûtons.

Certains confesseurs savent d'avance ce qu'on va leur raconter, ce qui simplifie l'opération. Saint Jean Bosco avait la réputation de lire le péché dans les yeux de ses gamins. Ceux qui se savaient coupables baissaient la visière de leur casquette. Mais figure-toi qu'il voyait au travers de la casquette. Il me semble que j'en aurait fait tout autant : si tu ne veux pas que je voies tes yeux, c'est qu'il y a quelque chose...

Ce qui n'empêchait pas le saint d'avoir en outre des lumières surnaturelles.

En ai-je rencontré de ce genre ?...

Parmi tout cela, je ne sais plus trop ce que j'ai fait de sainte Pétronille. J'espère qu'elle ne m'en veut pas.

Voilà que je me rappelle maintenant où j'ai lu mon titre : dans la vie d'une sainte dont la copine avait la bonne idée de s'appeler comme ça.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 30 (juin 2000)

Sainte Pétronille est fêtée le 31 mai.

« Je me suis souvent repenti d'avoir trop parlé, jamais de m'être tu » : cette maxime est attribuée à saint Arsène le Romain, diacre (350–445), fêté le 19 juillet.

## ALLONS, ENFANTS DE LA PATRIE...

On trouve dans les poésies de Saint Jean de la Croix ce qu'il appelait des « gloses sur le divin ». Il choisissait une chanson d'amour que tout le monde fredonnait de son temps, changeait un mot par ci, une tournure par là, et on se trouvait tout-à-coup dans un autre monde, celui de Dieu. La chansonnette se voyait promue *a lo divino* (au mode divin).

La plus connue des ces gloses est celle que sainte Thérèse de Lisieux aimait tant, qu'elle a si bien traduite en vers.

*Appuyé sans aucun appui,  
Sans lumière et dans les ténèbres,  
Je vais me consumant d'amour.*

On a oublié depuis longtemps la chanson du départ (pas le *Chant du Départ*, hélas!). La poésie du Saint nous reste, et c'est l'essentiel.

Je vais inventer un exemple pour mieux me faire comprendre. Prenons cet air d'opérette qu'on ne chante probablement plus : *C'est l'amour qui flotte dans l'air à la ronde*, et mettons à la place : *Dieu d'amour, qui fis les cieux, la terre et l'onde*. Le tour est joué.

La chanson d'amour que j'ai choisie pour la « gloser » *a lo divino*, c'est le titre. Courage !

*Allons vers la Sainte Patrie,  
Alternant Pater et Ave  
Saint Michel me montre la Vie,  
de son étendard élevé. (bis)  
Défendons-nous, prenons les armes,  
Voici l'heure du grand combat.  
Le Chef a besoin de nos bras :  
Il n'a que faire de nos larmes.  
À vos armes, chrétiens.  
Formez vos bataillons.  
Marchons, marchons, des Saints Martyrs,  
Empruntons les sillons.*

Mes vers ne valent pas mieux que ceux de Rouget de Lisle. S'ils tombaient dans l'oubli avec les siens, personne ne le regretterait.

Mais assez rigolé (ah, c'est dur !). Chez les deux poètes (?), c'est à dire lui et moi, le mot clé est le mot patrie. Laissons-nous emporter vers les hauteurs.

*Vitam sine termino nobis donet in Patria !* (que Dieu nous donne dans la Patrie la Vie qui n'a pas de fin !). La France, qui est ici-bas notre patrie, n'est pas un quelconque royaume. Un jour viendra pourtant, où nous la quitterons pour la Patrie (P majuscule) ! Un instant de bonheur intense, un instant qui n'en finit pas ! Je vois bien que je dis des bêtises. Mais comment veux-tu que je fasse autrement ? (ne te trompe pas sur le sens !)

*Ta face est ma seule Patrie, elle est mon royaume d'amour...* (Ste Thérèse de Lisieux). C'est une des patronnes de notre pays qui a écrit cela, un pays qui lui était si cher. Notre petit Docteur vient à point pour m'aider à me faire comprendre. Quant à la face de Jésus, tu la connais même si tu n'es pas allé à Turin. Bref, il y a patrie et Patrie.

Je suis en bout de page . Terminons avec saint Jean de la Croix, *a lo divino*.

*Bien que je souffre sans lumière,  
En cette vie qui n'est qu'un jour,  
Je possède au moins sur la terre  
La Vie céleste de l'Amour.*

S'il y a Patrie et patrie, il y a aussi Amour et amour.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 31 (décembre 2000)

Les deux strophes de S. JEAN DE LA CROIX se trouvent dans ses *Œuvres spirituelles*, traduction du R.P. Grégoire de Saint Joseph, Paris, Seuil, 1947, p. 1111. Cette hymne a été choisie par le Carmel pour l'Office des Lectures du 1<sup>er</sup> octobre (fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus) ; cf. *Les Heures du Carmel*, Venasque, Éditions du Carmel, 1998 (2<sup>e</sup> édition), pp. 186-187.

## OH, LA BARBE !

Je l'ai rasée hier. J'ai eu ensuite beaucoup d'occupations ; elle en a profité pour repousser.  
Je devrais être habitué : elle me fait le même coup tous les jours.

Cette barbe me fait penser à Oscar, un vieux copain qui n'hésite pas à me faire ses confidences. Il a une voix ravissante. Quand il s'y met, les voisins ferment la fenêtre pour ne pas tomber sous le charme. Tu te demandes ce que la voix d'Oscar vient faire dans les poils de ma barbe. Patience, nous les retrouverons en conclusion (les poils ; et aussi Oscar).

En principe, les voisins auraient pu dormir tranquilles samedi matin : Oscar avait la flemme ; chanter lui aurait coûté, pensait-il, un gros effort.

Puis il s'est dit : Dieu ne m'a pas confié ce trésor pour que je l'enferme dans un coffre. Je chanterai donc les louanges de Dieu. Le voilà donc parti : « Mon âme, ô Dieu, vous loue et glorifi-i-i-ie, ... »

Après la dernière vocalise, il a recommencé pour le plaisir de s'entendre. Cela le consolait de ce dépit qu'il avait éprouvé la veille, en écoutant à la paroisse le soliste de la chorale.

Puis il s'est dit : « Si Nathalie m'écoutait... » Il la voyait comme si elle y était ; le cœur lui battait ; il en oubliait de chanter.

Alors, pour se remettre d'aplomb, il s'est versé un petit verre de goutte ; et pour en assurer l'effet, il s'en est offert un second. Il aurait bien continué s'il n'était pas si près de ses sous.

Et soudain, ses belles intentions du départ lui sont revenues en mémoire en même temps que le facteur sonnait à la porte. Il a ouvert au fonctionnaire et lui a dit sur un ton renfrogné : « C'est pas des heures ! »

Entre nous, et ne va pas le lui répéter, Oscar à tous les vices. Moi aussi d'ailleurs ; mais cela, ne le répète à personne. Ils n'ont pas, chez lui et chez moi, la même proportion : je bois plus qu'il ne boit. Il est beaucoup plus flemmard que moi. Il est d'ailleurs beaucoup plus tout le reste que moi.

Oscar devrait réagir davantage. Réaction = victoire. Moi, je réagis. Regarde comme je serre des dents. Regarde comme je bombe le torse. Hélas, regarde aussi comme sans effort je fanfaronne.

Et c'est là qu'on retrouve les poils de ma moustache : à la fin de mon petit article, et chaque matin sur ma frimousse.

Mais laissons de côté ma barbe à laquelle je tiens finalement. Mes vices, tout capitaux qu'ils sont, finiront peut-être par perdre vigueur à force de raser. J'ai dit : « à force ».

Sainte Madeleine en avait un paquet au départ. À l'arrivée, l'horizon se montrait plus serein.

P.S. Je me suis laissé dire que depuis quelque temps, Oscar perdait parfois le fil de ses cantiques. Quelqu'un l'a vu l'autre jour, devant sa partition, comme absorbé. Ce quelqu'un a l'oreille fine ; il a cru entendre le gars qui se murmurait lentement ces mots du curé d'Ars : « Oh, que je voudrais pouvoir me perdre et ne jamais me retrouver qu'en Dieu ! »

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 32 (juin 2001)

## UN SAINT TRISTE EST UN TRISTE SAINT.

Allons donc nous distraire avec les saints.

Le premier de cette joyeuse compagnie sera bien entendu saint François de Sales. C'est lui qui m'a fourni le titre. Il se fit le champion de la *suavité*. Si tu pouvais être un peu plus suave !

Il ne suffit tout de même pas d'être joyeux pour être saint : j'ai connu des lurons qui ne sont pas au calendrier.

Ne pas se montrer triste est tout de même un bon début.

À l'œuvre donc. Et ne viens pas me dire ensuite que c'est dur : je le sais.

Passons à saint Laurent, qui mourut rôti sur un gril. Pendant l'opération, il disait à l'empereur Dèce : « Vois, misérable, tu as cuit un côté. Retourne-moi, et mange ».

Je ne suis pas trop sûr qu'il accompagnait d'un sourire cette invitation.

Saint Thomas More demande qu'on l'aide à monter sur l'échafaud. « Pour la descente, je m'en tirerai bien tout seul ». Puis après avoir embrassé le bourreau : « J'ai le cou très court, attention ! Il y va de ton honneur ! »

Il était bien sûr d'un naturel optimiste. Tout de même, personne ne m'empêchera d'admirer son courage : de toutes façons, se disait-il, je dois mourir sur cette machine. Autant le faire en beauté.

Avec saint Philippe Néri, la jeunesse romaine avait tous les droits ; enfin presque tous : « Ils me casseraient des bâtons sur le dos, j'en serais ravi, pourvu qu'ils ne pêchent pas. »

Par nature (par mauvaise nature), saint Vincent de Paul avait tendance à se renfrogner. C'est lui qui nous l'apprend. On peut être certain qu'il a réagi : tout le monde lui courait après. On ne court pas après les teigneux.

Un prêtre bedonnant disait un jour à l'Abbé Vianney : « J'aimerais, quand vous mourrez, pouvoir m'accrocher à votre soutane. Vous êtes sûr du ciel : j'entrerai dans la foulée ». Réponse du saint : « Surtout pas. La porte est étroite, c'est Jésus qui le dit : nous resterions tous deux dehors ». Je vois d'ici le bon sourire qui accompagnait la remarque.

Que dire de la Sainte Vierge ?

On parle de la **bienheureuse** Vierge. Elle en a vu de toutes les couleurs, chacun le sait. Mais je l'imagine contemplant son petit garçon. C'est elle qui lui a appris à sourire.

Mais, me diras-tu : Où avez-vous lu que Jésus souriait ? C'est vrai que ce n'est pas dans l'Évangile, pas plus d'ailleurs que la couleur de ses yeux. Mais ce bon Maître m'apprend de lui-même qu'il est doux : « Je suis doux et humble » (Mt 11 29). Le sourire accompagne bien évidemment la douceur.

Jésus se montrait parfois sévère (quand il le fallait). Ou triste : pendant son agonie, voici ce qu'il révéla à ses Apôtres : « Mon âme est triste à en mourir » (Mt 26 38 ; Mc 14 34).

On serait surpris de te voir rire dans les circonstances où le contraire s'impose.

La joie qui est un des fruits du Saint-Esprit (cf. Ga 5 22) est par définition surnaturelle. T'expliquer cela, j'en suis incapable. Mais courage, inscris-toi au club ; adhère à la joyeuse compagnie des Saints. Toi, tu sauras me faire comprendre ensuite.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 33 (décembre 2001)

## MAIS PRIEZ MES ENFANTS...

Voilà un titre bien sérieux qui n'est pas dans mes habitudes. C'est votre faute : vous m'avez traîné à Pontmain. Je dois dire que je me suis volontiers laissé faire.

Comment vous dire tout ce que je sais sur Pontmain ? On n'en finirait pas : je m'intéresse à la question depuis l'âge de six ans ; j'ai fait le calcul.

Nous nous en tiendrons au côté le plus pratique du message : *Dieu vous exaucera en peu de temps...*

J'en entends qui poussent des cris : « J'ai lu ça autrefois. J'ai essayé, et ça n'a rien donné ! »

C'est peut-être qu'ils demandaient des bêtises ; ou bien ils n'apportaient pas ce minimum d'insistance qu'on attend des gens un peu sérieux : *en peu de temps*. Disons trois jours ; quatre à la rigueur.

PRIMO : en 1871, la Sainte Vierge s'intéressait une fois de plus à la France.

Que de fois je l'ai priée pour mon pays et sans grands résultats.

Mais, d'une part, je me suis toujours senti un peu seul ; d'autre part, je ne suis plus un enfant.

Soyons nombreux (*Mais priez...*, c'est un pluriel). Pour prier notre Mère (elle l'est à tant de titres), ce n'est pas la peine de se réunir. C'est mieux tout de même, mais parfois ça n'est pas très commode.

Redevenons des enfants si nous avons cessé de l'être. Notre Seigneur nous le commande : c'est le seul chemin du Ciel. En attendant ce beau Ciel où nous irons, soyons des enfants pour qu'elle nous écoute (... *mes enfants*).

SECUNDO : la France mise à part (seulement pour la clarté de mon exposé, car il ne faut jamais la mettre de côté), je sais que la Sainte Vierge agit très vite quand on lui demande quelque chose qui touche au salut éternel : être guéri d'un vice, par exemple. Il suffit d'insister pendant deux ou trois jours ; mettons quatre pour faire bonne mesure. Il y va de son honneur, elle l'a promis : *en peu de temps*.

Donc prions. Je sais que ça marche. Ma tête est pleine d'exemples.

J'ai connu un type qui racontait n'importe quoi. Avec lui, il fallait s'attendre à tout : c'était salace (= cochon) ; c'était méchant ; c'était moqueur ; c'était tout simplement n'importe quoi. Il a cru en la promesse de Notre-Dame de Pontmain. Eh bien ! figure-toi que c'est fini. Fi-ni.

Il y a aussi le gars qui buvait comme un trou (et pas de l'eau d'Evian). On peut maintenant le produire dans le monde : depuis belle lurette, ce n'est plus sous la table qu'on le cherche.

**Ces deux petites histoires sont vraies.** Je n'invente rien.

Seulement, voilà : on demande du bout des lèvres, avec un secret désir de ne pas être exaucé ; comme cette gamine que j'ai connue autrefois et qui disait : « Je voudrais bien me faire bonne sœur, mais j'ai peur de m'ennuyer ».

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 34 (avril 2002)

## Les Mémés Glapissantes

On pourrait donner ce nom à la messe, telle qu'elle est célébrée à Morzy-la-Castille (mon coin de vacances). Précisons que les mémés sont armées d'un micro.

Les pépés sont moins doués. On en rencontre tout de même quelques-uns dans les environs. À Cucuron-les-Olivettes par exemple.

Dans le village de ma résidence qui est Paris, le phénomène est nettement plus rare.

J'ai beaucoup lu autrefois. Une phrase du Pape saint Pie X m'est revenue en mémoire. Elle est dans sa première encyclique (*Instaurare omnia in Christo*, 1903) :

« Qui pèse ces choses a le droit de craindre qu'une telle perversion des esprits ne soit le commencement des maux annoncés pour la fin des temps, et comme leur prise de contact avec la terre, et que, véritablement, le  **fils de perdition**  prédit par l'Apôtre, n'ait déjà fait son apparition parmi nous. »

J'ai voulu en avoir le cœur tout net, et j'ai recherché la citation.

Et j'ai trouvé !

Saint Pie X, qui n'avait pas à chercher car il était très savant, est allé la pêcher dans la deuxième épître aux Thessaloniciens (*2 Th 2 3*).

Où j'ai pu lire la suite :

« On verra, poursuit saint Paul, l'adversaire se dresser contre tout ce qui est appelé Dieu ou est objet de culte, jusqu'à s'asseoir dans le sanctuaire de Dieu. » (*2 Th 2 4*).

L'Apôtre (avec une majuscule) et saint Paul sont le même personnage.

*S'asseoir dans le sanctuaire !*

Eh ben voilà : c'est fait.

Je ne pense pas seulement à la mémé. Tout le monde s'y met : le célébrant, les assistants qui finalement ne sont là que pour se regarder, s'écouter, et font comme si Jésus n'était pas là.

Or il y est, bien sûr : Dieu est partout. Plus encore : il s'y offre en sacrifice.

Et ne va pas me crier que c'est faux dans la circonstance : tu ajouterais au bruit.

À Morzy-la-Castille, j'ai tenté de m'abstraire. Certains, très rares, y parviennent, m'a-t-on dit. Sainte Cécile, tandis que les musiciens célébraient ses noces avec bruit (un beau bruit : c'était toute la différence), chantait à Jésus dans son cœur (c'était à Rome, pas à Morzy).

À mon avis, la sainte Vierge, au pied de la Croix, n'entendait pour ainsi dire pas les vociférations.

J'ai tout de même pris la résolution d'éviter, toutes les fois que c'est possible, ce genre d'épreuve.

Depuis longtemps, j'avais déjà pris celle de ne pas manquer la messe.

Une autre citation de l'Écriture m'est revenue (sans la mémoire, on serait rudement tranquille !). Cette fois-ci, c'est dans saint Matthieu.

« Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. » (*Mt 10 22, 24 13*).

Et quand on n'est pas sauvé, je me demande ce qu'on est.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 35 (décembre 2002)

Le titre exact de la première encyclique de S. Pie X est : *E supremi apostolatus* (4 octobre 1903).

## FAUT PAS PLEURER COMME CA...

Ou plutôt si, mais pour d'autres raisons.

Les crocodiles ont la réputation de pleurer sur leur victime avant de s'en repaître.

Les journaux ont beaucoup parlé autrefois d'une jeune personne que j'appellerai Rose (elle a des descendants), qui avait empoisonné ses parents. Elle se convertit dans sa prison. Un malveillant me présenta un jour un peu de liquide dans une fiole, avec une étiquette : « Larmes de crocodile versées par Rose ». C'était loin d'être gentil : je sais en effet que la conversion avait été sincère. Mais nous retrouverons la petite dame du côté de ma conclusion.

Nos larmes, si larmes il y a, ne seront bien sûr pas des larmes de crocodiles.

On chante peut-être encore la belle histoire de ce joli tendron qui pleurait comme une fontaine aux environs de Dijon. J'ai un peu oublié la raison qui lui faisait verser ces larmes. Ce ne devait pas être très sérieux puisqu'il avait suffi d'un capitaine pour lui remettre le cœur en place. Nous ne sommes pas de ceux qui versent ce genre de larmes.

J'ai lu quelque part que Camille Desmoulins pleurait à chaudes larmes en gravissant les degrés de l'échafaud. On ne m'a pas dit qu'il pleurait en y envoyant les autres.

Il faut se méfier de ce genre de larmes, même si certaines rues de nos villes portent le nom de ce citoyen (j'étais sur le point de taper « ce monsieur » !).

Il existe des comédiens qui pleurent à la demande : s'il faut recommencer la scène vingt fois, ils sont vingt fois disponibles. Que ne ferait-on pour gagner sa vie ?

Mais sortons de ce bas monde et entrons dans le sujet ; quittons la terre pour le ciel de l'Évangile.

En sortant du prétoire, Jésus regarda Pierre qui venait de le renier. *Et exitus foras, Petrus flevit amare*. « Étant sorti, Pierre pleura amèrement ». On dit qu'il ne cessa plus ensuite, au point que deux sillons se creusèrent dans ses joues ; ce qui provoquait l'attendrissement des peuples. *Semel peccavit, semper flevit*. « Il avait péché une fois, il en pleura toute sa vie ».

Et nous y voilà : c'est ainsi qu'il faut pleurer. Il s'agit d'une contrition qui concerne les péchés déjà pardonnés. Les auteurs spirituels disent « componction ». Traduisons le mot par une phrase : « Que je voudrais, ô mon Dieu, ne Vous avoir jamais offensé ! » Le regret se mêle à la reconnaissance.

Si la nommée Rose dont je te parlais au début versait des larmes dans son cachot, il s'agissait de ces larmes-là.

*In cubilibus vestris compungimini*. « Dans ton lit, exerce-toi à la componction. » Tu as dû repérer cette phrase dans un psaume, à l'office de complies. J'ai un ami qui dans ses insomnies, au lieu de compter les moutons, répand les douces larmes de la componction.

Je me demande si Sainte Thérèse de Lisieux ne décrit pas ce genre de sentiment : « En passant devant la Sainte Face du cloître, j'ai pleuré d'amour ». Et elle n'avait pas grand-chose à pleurer, ce n'est pas comme moi.

Bien entendu, on est autorisé à ne pas pleurer vraiment : il y en a qui ne savent pas. Parlons dans ce cas d'un état d'âme.

Abbé Guy MONTARIEN

Publié dans *Birex* n° 36 (juillet 2003)

Troisième paragraphe : allusion à la chanson populaire *Sur la route de Dijon*.

*Et exitus foras, Petrus flevit amare* : Lc **22** 62 (mais la leçon commune est : *et egressus foras Petrus flevit amare*)

*In cubilibus vestris compungimini* : Ps **4** 5 (premier psaume des complies du dimanche)

## LE BON SOLDAT

C'est le titre d'un cantique du Père de Montfort.

L'évêque de La Rochelle lui avait demandé de prêcher dans sa ville trois missions simultanées. Une pour les dames, une pour les messieurs, et la troisième pour les soldats de la garnison. La triple opération se termina par une procession gigantesque. Les femmes défilaient à gauche, les hommes marchaient à droite, et les soldats au milieu (le bon Père craignait-il des affrontements ?).

Officiers et hommes de troupe, drapeaux et fanfares, les chants, les musiques, tout intervenait à son tour. Bref, le déroulement était impeccable, l'organisation parfaite. Le prédicateur avait le chic.

Rien à voir avec la Foire du Trône.

Beaucoup des soldats ne savaient pas lire. Montfort leur fournit en la circonstance et pour la vie, sous forme de chant, un examen de conscience adapté.

*Notre saint était toujours fourré chez les Jésuites ; on ne peut pas lui en vouloir : ils l'avaient toujours soutenu et je crois bien qu'ils étaient à peu près les seuls. Avec un peu de flair, les troupions de La Rochelle auraient pu reconnaître les Exercices de saint Ignace, et plus précisément la méditation qui porte ce titre : L'appel du Roi.*

On peut penser qu'ils sont au Ciel depuis longtemps (je ne parle pas des Jésuites mais des troupions), et le cantique ne leur est plus utile. Mais j'ai décidé d'en faire mon profit. Imaginez que je suis le bon soldat. C'est tout juste si je sais lire et je suis à peine dégrossi.

Je ne vous citerai pas toutes les strophes : certaines me font rougir. La première me suffira probablement (avec un petit commentaire).

Je suis un soldat courageux,  
Je sers avec le Roi des Cieux,  
Un monarque invincible.

*Je vous avais caché que je suis courageux mais certains ont fini par s'en douter.  
Par ailleurs, il y a des minables qui servent dans les armées qui se font battre. Ce n'est pas mon cas.*

Sous la croix et les fleurs de lis.

*En fermant les yeux, je m'y vois comme si j'y étais.*

Je suis partout, tout à la fois,

*De tous les côtés, l'ennemi me tombe dessus : les danses, les jeux, les cabarets, les mauvais lieux, le whisky, le pastis et le coca-cola.*

Je combats tous mes ennemis ;  
Bon chrétien et soldat français,

*« François » n'est pas mon nom. Tu dois lire « français ». On écrivait ainsi à l'époque. Et puis, il faut bien sauver la rime.*

Ce qui me rend terrible.

*Pense à sainte Jeanne d'Arc qui faisait se confesser ses soudards avant chaque bataille. Ensuite, on ne voyait plus des Anglais que le dos.*

Abbé Guy MONTARIEN